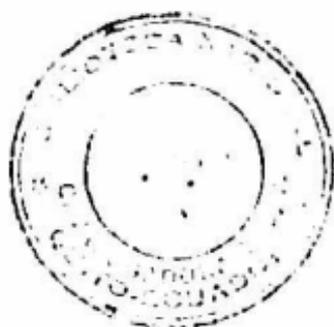


Flammes et Cendres



DU MÊME AUTEUR

- Notes de mon carnet*, chroniques (épuisé) 1 vol.
- Amada*, poème.
- Héros des Andes*, poésies (édité par A. Lemerre). 1 vol.
- Olmedo* (José Joaquín de), homme d'État et poète américain, chantre de Bolívar ; biographie et traduction de ses poèmes en vers français Édité par la librairie Nilsson, Per Lamini successeur 1 vol. in-8
- Lorenzo Cilda, Au sol natal*, roman américain (sous presse) 1 vol.
Ce livre sera publié en même temps en espagnol.
- Juan Montalvo*, biographie et traduction de quelques fragments de ses principaux ouvrages (en préparation) 1 vol.
- Telefonemas*, poesias (en préparation) 1 vol.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Obsequio del autor

VICTOR M. RENDON

Flammes et Cendres



PARIS

LIBRAIRIE NILSSON
PER LAMM, SUCESSEUR
7, rue de Lille, 7

COLLECTION GÉNÉRALE
M L M V
N^o 5663 MAR 1990

PRECIO

0000956-J

Biblioteca Nacional Eugenio Espejo

DÉDICACE



DÉDICACE

Ma femme, c'est à toi, comme un très tendre hommage,
Que je veux dédier ce livre. Ton amour
A fait vibrer ici le luth du troubadour
Dont le rêve partout contemple ton image.

A l'ombre du foyer, près de ton cœur, le soir,
Ces chants furent écrits. Au contact de ton âme,
Qui dans tes beaux yeux noirs me révèle ta flamme,
Ma muse a toujours eu du souffle et de l'espoir.

Découragé, jadis, j'abandonnais la plume
Quand l'inspiration était lente à venir ;
Mais si je sens ta main à la mienne s'unir,
Le feu sacré mourant aujourd'hui se rallume.

Il en est de ces vers que tu pourrais signer,
Car, les ayant fait naître avec un doux sourire,
Tu m'indiquais le mot qu'il y fallait proscrire,
La phrase à polir mieux, la rime à dédaigner.

Tu les copiais tous et, sous tes doigts de fée,
Plus d'un alexandrin qui m'avait semblé plat,
Par tes soins et ton goût retrouvant de l'éclat,
M'a rendu plus joyeux et plus fier qu'un Orphée.

Que n'ai-je eu ton amour à l'aube des vingt ans,
Quand, sans tristes soucis, l'heure s'écoulait brève,
Je crois que j'aurais pu, réalisant mon rêve,
Écrire de beaux vers sur des faits éclatants.

Aujourd'hui, si mes vers avaient le don de plaire,
Si j'en pouvais tirer, non profit, mais honneur,
Ils le devraient à toi qui m'appris le bonheur,
Rassérenas mon front, apaisas ma colère.

Le bonheur ! Il en est qui le cherchent si loin,
Qui courent après lui, hantés par un vain songe,
Et ne trouvent jamais que misère ou mensonge,
Ayant rêvé d'un bien dont ils n'ont pas besoin.

Mais nous savons tous deux que seul l'amour procure
Le bonheur des époux dont les goûts sont pareils
Et qui, de la raison écoutant les conseils,
Éclairés par la foi suivent la route obscure.

Le bonheur, nous l'avons aussi dans nos enfants,
Ces gages précieux de commune tendresse,
S'élevant sous la main ferme, mais qui caresse
Et tâche d'assurer leurs destins triomphants.

Nous savons qu'il se cache au sein de la famille,
Où, pour mieux demeurer, il veut que seuls admis
Soient, en nombre restreint, les sincères amis,
Et non les importuns dont le monde fourmille.

Loïn de craindre la foule et de fuir ses plaisirs,
Passer dans son courant sans qu'elle vous remarque,
Insoucians du bruit et plus sûrs qu'un monarque,
Sans envier personne et bornant nos désirs ;

L'un sur l'autre appuyés, voyager pour s'instruire
Et contempler émus, sur des sols différents,
Les chefs-d'œuvre de l'homme et ceux, toujours plus grands,
Que la nature sait de soi-même produire ;

N'avoir qu'une pensée et n'avoir qu'un esprit,
Un même cœur rempli de douce confiance
Et, le front toujours haut, calme la conscience,
Poursuivre jusqu'au bout l'œuvre qu'on entreprit ;

Et, tout en travaillant à la commune tâche,
Jusqu'au terme que Dieu fixa pour le chemin,
Ne pas se détourner lorsque vous tend la main,
Le pauvre qui, honteux, à votre pas s'attache ;

C'est l'art de vivre heureux, quels que soient les combats
Que nous livre la vie, en gardant l'espérance
De jours meilleurs parmi les deuils et la souffrance
Dont nul mortel ne peut s'affranchir ici-bas.

1.

Ma femme, ainsi pour nous s'écoulera chaque heure.
Très tendrement unis et sans nous voir vieillir,
Nous léguerons l'exemple à nos fils, sans faillir,
Que le bonheur, né de l'amour, n'est pas un leurre.



I.





I.

INVITATION

Viens, comme chaque soir, adorable compagne,
Te blottir dans mes bras et causer tendrement.
Veux-tu dans le passé voyager un moment ?
Aimes-tu mieux bâtir des châteaux en Espagne ?

Voici l'avril. Choisis la plage, la campagne
Où je t'emporterai, fier comme un jeune amant.
Mais qu'importe le sol, l'onde, le firmament,
Si le bonheur nous suit et l'amour l'accompagne ?

Allons loin de Paris et de ses vains plaisirs ;
Que sous un ciel plus bleu chevauchent nos désirs.
Nos cœurs ont l'âge encor des chansons et des rêves.

Viens ! Nous retournerons aux joyeuses cités
Où nos heures passaient délicieuses, breves,
Au sein des noirs hivers et des brillants étés.

II.

TOURS

Octobre 1891.

Nous avons parcouru le jardin de la France.
Notre premier arrêt, Madame, ce fut Tours.
Que vous étiez jolie avec vos blancs atours,
Quand, mon cœur débordant de joie et d'espérance,

Vous avez dit un oui, clair et plein d'assurance,
Au curé, comme au maire, après leurs grands discours.
Et vous m'apparteniez enfin et pour toujours,
Fraîche fleur de beauté, de grâce et d'élégance.

Avons-nous visité des temples, des châteaux,
Lu des noms glorieux sur quelques piédestaux
Et vu tout ce qui fait l'orgueil de la Touraine ?

Je ne m'en souviens pas. Je n'y voyais que vous,
Exquise vision troublante et souveraine.
Rien ne m'était plus cher ; rien ne m'était plus doux.

III.

BIARRITZ

Octobre 1891.

Biarritz ! Nous t'aimons, incomparable plage.
 Heureux tu nous as vus souvent te revenir.
 Sous ton ciel commença, pour ne jamais finir,
 Une lune de miel qui n'a pas de nuage.

Chère âme, allons encor faire un pèlerinage
 Au Rocher de la Vierge et là nous rajeunir,
 Après nos douze étés, laissant nos mains s'unir,
 Ainsi qu'aux premiers jours de notre mariage.

Octobre sur les champs semait déjà son or.
 Tu marchais dans l'éclat fauve de ce décor.
 Folles autour de nous dansaient les pâles feuilles,

Tissant le linceul roux qu'aurait le sol demain.
 Et je cueillais pour toi les derniers chèvrefeuilles,
 En allant vers Cambo, sur les bords du chemin

IV.

MADRID

Octobre 1891.

Entends-tu la gaieté qui bruyamment éclate,
Les rires, les grelots, les chants au rythme fol ?
Nous sommes à Madrid, à la Puerta del Sol.
Nul n'y connaît le spleen. Là le cœur se dilate.

Ma brune aux grands yeux noirs, dont la beauté me flatte,
Qui sembles une fleur de ce magique sol,
Mets près de la mantille, avec l'art espagnol,
Dans tes sombres cheveux, une rose écarlate.

Comme tu frissonnas aux jeux des toréros,
Que la foule acclamait plus que de vrais héros !
Le soir aux zarzuelas tu t'es mieux amusée,

Chulos et manolas dansaient à l'Apolo.
Mais ton grand plaisir fut, dans le riche musée,
La Vierge au pur regard du divin Murillo.



L'ESCURIAL

Octobre 1891.

Escorial fameux, superbe nécropole,
 Où, sous le marbre et l'or, viennent dormir les rois
 Leur éternel sommeil à l'ombre de la croix
 Que la religion planta sur ta coupole,

Orgueilleux, tu détiens le sombre monopole
 De garder côte à côte, au sein des caveaux froids,
 Ceux dont les noms jadis déchaînaient les effrois,
 Ceux qu'acclama le monde après la métropole.

Gigantesque palais, monastère et tombeau,
 Je te trouve trop grand, trop somptueux, trop beau
 Pour conserver, même royale, un peu de cendre.

Tu me sembles petit si ton premier destin
 Fut de glorifier Dieu qui daignait entendre
 Le vœu de l'Espagnol vainqueur à Saint-Quentin.

VI.

SÉVILLE

Novembre 1891.

Qui n'a pas vu Séville ignore une merveille,
Disent les Andalous Ils ont vraiment raison.
C'est la ville où le cœur rit en toute saison ;
Reine, par la beauté des femmes, sans pareille.

Tout y séduit les yeux ; tout y charme l'oreille.
Les fleurs parfumant l'air ornent chaque maison.
La fenêtre grillée, ainsi qu'une prison,
Sème au vent les baisers quand la duègne sommeille.

La guitare partout soupire tendrement
Et dit d'un amoureux l'espoir ou le tourment.
L'éventail lui répond par des battements d'aile.

La foire des plaisirs tient là son gai bazar.
Je sais qu'à ce beau sol tu demeures fidèle,
Toi que la Giralda charmaît et l'Alcazar.

. VII.

GRENADE

Novembre 1891.

Comme un étudiant qui fait une escapade,
Et tous deux revenus à l'aube des vingt ans,
D'une âme romanesque, en un soir de printemps,
Je voudrais t'enlever, risquant quelque escalade

Nous irions nous cacher en Espagne, à Grenade,
Loin des soucis mesquins et des bruits attristants,
Et là, sous ton balcon, mes hymnes éclatants
Te diraient mon amour dans une sérénade.

Je voudrais avec toi parcourir l'Alhambra,
Rêver dans la montagne où Boabdil pleura
Et voir danser la brune et lascive gitane

Dans une des cuevas du poudreux Albaycin.
Et la nuit tu ferais un rêve de sultane,
Heureuse, reposant ta tête sur mon sein

VIII.

TANGER

Décembre 1891.

Nous quitions Gibraltar, le rocher sentinelle
Qui garde le détroit sous pavillon anglais.
Tanger nous apparut, dont le petit palais
Semble un grand oiseau blanc qui repose son aile.

Allions-nous voir enfin, attente solennelle,
Les descendants des preux, aux visages hâlés,
Que la croix d'Isabelle a jadis refoulés
De l'Espagne où, pourtant, leur trace est éternelle ?

Les Maures à l'œil sombre, au cœur dur comme un roc
Ne nous montrèrent pas dans le port du Maroc
Des Alhambras, des Alcazars ni des Mosquées ;

Mais j'y malmenai fort l'arabe charlatan
Qui, pour les pièces d'or qu'il m'aurait extorquées,
T'invitait à connaître un harem tangitan.

IX.

SIDI-BEL-ABBÈS

Décembre 1891.

D'esprit aventureux et l'âme un peu lyrique,
Sans nul souci des jours, méprisant le danger,
Après avoir connu l'Espagne et vu Tanger,
Nous mimas de nouveau la voile sur l'Afrique.

Ce n'est pas un bonheur frivole, chimérique,
Celui que deux amants goûtent à voyager,
S'ils aiment la nature et savent partager
L'enthousiasme né d'un débris historique.

Que les heures passaient rapides au cadran
De la lune de miel quand, aux jardins d'Oran,
Soupirait à nos pieds la Méditerranée

Et que, gagnant Tlemcem, seuls, par monts et par vaux,
Nous visitions en une exquise matinée,
Dans Sidi-Bel-Abbès, les vénères tombeaux !

X.

PLOMBIÈRES

Juin 1892.

Deux grands malheurs avaient bouleversé nos âmes.
Le chef de ta famille et, jeune encor, ma sœur
Venaient de disparaître, à l'heure où la douceur
De l'aube de l'hymen fortifiait nos flammes.

Les flèches du destin ont de ces coups infâmes,
Lorsque tout nous sourit et cache sa noirceur.
Les victimes en vain maudissent l'opresseur
Dont l'oreille se ferme aux plaintes comme aux blâmes.

Et nous sommes allés loin du monde et du bruit.
Ce fut en mai, lorsque la cigale bruit
Sur les jeunes rameaux, que nous vîmes Plombières,

Le joli val d'Ajol, le beau parc Stanislas.
Mais des êtres si chers, endormis dans leurs bières,
Nous contemplions partout les visages, hélas !

XI.

THOÛNE

Août 1892.

Tel qu'un amant retourne à la belle maîtresse
Que, volage, il quitta pour de nouveaux attraits,
La Suisse m'a toujours vu revenir après
Une infidélité, le cœur plein de tendresse.

J'ai parcouru vingt fois, secouant ma paresse,
Les glaciers merveilleux et les lacs azurés
De ses jolis cantons diversement parés,
Auxquels la main de Dieu prodigue sa caresse.

Comme j'aurais voulu le vol des jours plus lent
Au pied de la Jungfrau, vierge de l'Oberland,
Dont l'ombre sur le lac de Thoune se reflète !

Là je te contempnais, d'un regard triomphant,
Par la maternité femme encor plus parfaite :
Tu berçais dans tes bras notre premier enfant.

XII.

MURREN

Septembre 1892.

Les yeux gros de sommeil, à Thoune, avant l'aurore
Je me lève, m'habille et, ficelant mon sac,
Je cours jusqu'au bateau qui glisse sur le lac,
D'où je vois le Niesen qu'un pâle rayon dore.

Je débarque ; je prends un train, un autre encore,
Qui va d'Interlaken aux chutes du Staubach.
Dans un funiculaire, où plus d'un a le trac,
Je m'élève aux sommets que mon regard explore.

J'arrive, enfin, là-haut. Je repars en tramway.
Je me trouve à Murren, heureux d'être arrivé
Devant les fiers glaciers, réalisant mon rêve ;

Et je me presse ému, palpitant, aux abois,
Pour voir.... qu'on ne voit rien, car l'orage qui crève
Couvre d'épais brouillards tout l'Oberland bernois.

XIII.

BELLAGIO

Octobre 1892.

Amoureux qui cherchez des rives poétiques
Pour vos premiers baisers et vos aveux touchants,
Où, par les clairs matins et les soleils couchants,
Vos cœurs pourront forger des rêves fantastiques,

L'amour ne peut trouver des cieux plus sympathiques,
Un lac plus bleu, miroir de jardins et de champs,
Ni de plus doux parfums, ni de plus joyeux chants,
Que dans ce paradis aux splendeurs exotiques

Où Bellagio rit et charme les amants.
C'est là qu'il faut aller murmurer vos serments.
Le parc Serbelloni garde une ombre discrète,

Jeune femme, aux émois dont rougira ton front
Lorsque, sans vous parler d'espérance secrète,
Les yeux de ton époux dans tes yeux la liront.

XIV.

VENISE

Octobre 1892.

Viens admirer encor le fier palais ducal
Et la place Saint-Marc, ce légendaire asile
Des pigeons qui toujours cherchent le Campanile.
Quel merveilleux décor calme, où rien n'est banal !

A l'ombre des palais bordant le grand canal
Et des temples remplis de trésors, d'île en île,
Notre gondole noire ira parmi la ville
Qui, morte, a conservé son charme oriental.

Quand au ciel étoilé monte la sérénade,
Nous referons l'exquise et tendre promenade
Du quai des Esclavons au pont de Rialto.

Notre amour rêvera du siècle poétique
Où Venise portait le masque et le manteau,
Quand le Doge épousait la mer Adriatique.

XV.

ACCORD PARFAIT

Le bonheur des époux ne connaît pas d'automne
Lorsque, sachant aimer ainsi que deux amants,
La raison et l'esprit guident leurs sentiments
Pour que dans leur accord parfait rien ne detonne.

Au début de l'hymen, souvent le cœur tâtonne ;
Susceptible ou jaloux, il boude par moments,
Que l'on s'expose, hélas ! à de cruels tourments
Si dans sa fierté sottie alors on se cantonne !

Pour garder l'union et voir rire l'amour,
Il faut savoir céder chacun et tour à tour.
Le mariage veut du tact et de l'adresse.

Qu'un propos aigre-doux soit puni d'un baiser ;
Qu'au mouvement d'humeur riposte la caresse.
L'enfant fera le reste. Il sait l'art d'apaiser.

XVI.

WINDERMERE

Jun 1893.

Quand nous fûmes lassés de Londres et Windsor,
Il fallut à nos cœurs un paisible bocage
Et, comme deux ramiers libérés de la cage,
Vers le district des lacs nous prîmes notre essor.

Te souvient-il du vert et ravissant décor
Qui s'offrit à nos yeux au terme du voyage ?
Windermere apparut, encadré de feuillage,
Dans le calme repos du doux sommeil encor.

Notre cottage était bâti sur la colline ;
Mais, de l'aurore à l'heure où le soleil décline,
Perchés sur un mail-coach nous parcourions les bois

Des trois jolis comtés où plane à jamais l'ombre
Du grand poète anglais qui, d'une tendre voix,
A Mont-Rydal chanta leurs merveilles sans nombre.

XVII.

EN ÉCOSSE

Juillet 1893.

La mouette que du regard tu caressais,
Admirant la beauté de sa plume soyeuse,
Avant d'être un écran, de son aile joyeuse
Plana sur les chemins où jadis tu passais.

Elle a suivi les flots, sous le ciel écossais,
Du canal d'Inverness, légère et gracieuse,
Pour atteindre, dans sa course capricieuse,
La grotte de Fingal, si belle, tu le sais.

Sur la croix d'Iona, parmi d'antiques tombes,
Elle a mêlé son vol à celui des colombes.
Oban la vit partir, après un court arrêt,

Vers Glencoe ou les lacs Lhomond et Catherine
Dont Robin Hood, ce preux, habita la forêt.
Hélas ! Le plomb la fit un objet de vitrine.

XVIII.

LA CHAUSSÉE DES GÉANTS

Juillet 1893.

Grandiose Chaussée, autrefois les géants
Dressaient-ils leur cité sur ta plaine de sable ?
D'un palais gardes-tu la trace impérissable
Et de tours qui bravaient les flots, l'homme et le temps ?

La race, hélas ! n'est plus des hardis habitants
De ce fertile sol qu'un destin sombre accable.
En surgira-t-il un pour la lutte implacable
Dont le cœur osera des travaux éclatants ?

Ainsi je méditais sur la splendide greve.
Pourquoi, tristes savants, mettre un terme à mon rêve ?
Ces colonnes dont l'art émerveille les yeux

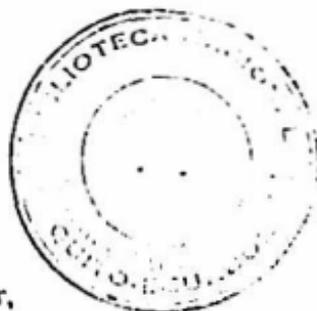
Le hasard les fit-il avec un peu de lave ?
Non ! Ce chef-d'œuvre fut inspiré par les dieux
Quand ils gardaient Erin du malheur d'être esclave.

NIX

KILLARNEY

Juillet 1893

La beauté de tes lacs, la fraîcheur de tes îles,
 Ont laissé dans nos cœurs un si doux souvenir
 Que le temps n'en pourra désormais le bannir,
 Dussions-nous visiter de plus joyeuses villes.



Fuyant les *Irish cars*, rapides mais fragiles,
 Qui nous forçaient, craintifs, à nous y bien tenir,
 Et las des *four-in-hand*, tu nous as vus bénir
 La barque où nous glissons sur tes ondes tranquilles

Au pied du mont Pourpré, dans les bois d'arbusiers,
 S'éveillaient à nos voix tes échos familiers,
 Un soir que le soleil irisait tes brumes.

Notre yole, voguant le long de Glena Bay,
 Gagnait le Nid de l'Aigle, à l'ombre des ruines
 Pittoresques de ce qui fut Muckros Abbey.

XX.

LLANDUDNO

Août 1893.

Nos âmes ont parfois d'amusantes fringales
D'espace et d'air. Lors, nous cherchons le coin béni,
Sous un ciel bleu, d'où l'on revient un peu bruni,
Mais grisé par le chant des flots et des cigales.

Nos soifs de visiter le monde étant égales,
On nous vit parcourir tout le Royaume-Uni
Et, navrés que le tour en fût déjà fini,
Demeurer un grand mois dans le pays de Galles.

Ce fut à Llandudno. Là, sur les durs galets
Assis, nous contemplions les ébats des Anglais
Dans l'onde amère, au pied de superbes falaises ;

Et, le soir, au retour des lacs de Llanberis,
Sur le *pier* flamboyant où flirtaient les Anglaises,
Nous faisons tendrement des projets pour Paris.

XXI.

LA JALOUSIE

Shakespeare, en créant le Maure de Venise,
Fit plaindre Desdemone et maudire Othello.
Le Barbier de Séville a berné Bartholo.
Le public applaudit. Croit-on qu'il s'humanise ?

Au fond du cœur l'instinct féroce s'éternise
Des fauves museles. Dans le méli-mélo
Des passions chacun veut jouer un solo.
C'est l'amour qui toujours le plus nous tyrannise.

Femme, dont la vertu rend plus chers les appas,
Aimes-tu que l'on t'aime en ne jalosant pas ?
L'excès de jalousie est un mal ridicule,

Toléré chez l'amant parfois, non chez l'époux.
Mais je prétends, malgré le blâme qui circule,
Qu'on ne peut aimer bien sans être un peu jaloux.

XXII.

BATAILLE DE FLEURS

Février 1894.

Sous le ciel pur de Nice, où le soleil flamboie,
La foule d'élégants que chasse ailleurs l'hiver,
Pendant le carnaval livre au bord de la mer
Des batailles de fleurs, source de folle joie.

Le charme souverain des femmes s'y déploie
Dans des atours brillants et dans leur rire clair ;
De grisantes senteurs montent, embaumant l'air,
Parmi le gai babil et les frou-frous de soie.

La musique résonne. Avec les doux regards
Volent de tous côtés, des tribunes aux chars,
Roses, œillets, jasmins, comme un essaim d'abeilles.

Dans l'enivrant combat il n'est pas de vainqueur,
Mais plus d'un frais bouquet s'échappant des corbeilles,
Vrai messager d'amour, a pour victime un cœur.

XXIII.

LA VILLA LORENZA

Nice, avril 1894.

Thérèse toussotait, jaunissant comme l'ambre.
Nous avions eu nous deux aussi l'influenza.
« Pour guérir tout à fait ce vilain coryza, »
Conseilla le docteur, « ne gardez plus la chambre ;

Partez pour le Midi. » C'est un soir de décembre
Qu'à Nice nous reçut la villa Lorenza.
Son beau ciel nous guérit ; le soleil nous bronza.
Quel corps ne s'y redresse et joyeux ne s'y cambre ?

En face de la mer, à l'ombre des palmiers
Et des eucalyptus où s'aimaient les ramiers,
Parmi les mimosas, quelle charmante cure !

Au sein du Montboron notre nid fut trouvé.
J'y connus le bonheur qu'un tendre amour procure
Et qu'en mes sombres jours mon âme avait rêvé.

XXIV.

TATIANA

Juillet 1894.

L'idéale saison, dans notre solitude
De Tatiana, sur le beau lac Léman !
Là nous avons vécu comme dans un roman
Où d'une idylle seule on aurait fait l'étude.

Le bienfaisant repos ! Quelle béatitude !
Premier gage d'amour, précieux talisman,
Thérèse y gazouillait deux mots : papa, maman,
Musique dont nos cœurs n'avaient pas l'habitude.

Un Russe avait planté ce parc au bord de l'eau,
Et sur une hauteur il bâtit le château,
En lui donnant le nom de sa femme chérie.

Elle y mourut. Dès lors il ne revint jamais.
Et je songeais, ému, que cette âme meurtrie
Autrefois aimait la tout comme je l'aimais.

XXV.

LES PYRÉNÉES

Juillet 1895.

Nous rêvions tous les deux un tour aux Pyrénées
Et ce fut en voiture, à pied, même à cheval,
Que nous avons couru la montagne et le val,
Aux soirs resplendissants, aux tièdes matinées.

Qui donc profita mieux des plus belles années ?
Argelès, Gavarni, ce cirque sans rival,
Luchon, où chaque été renait le carnaval,
Lourdes, la merveilleuse, aux saintes destinées,

Nous ont vus tour à tour passer, rire et prier,
Partout je t'admirais de savoir marier
L'intrépide courage à la grâce légère,

Foi qui brilles si bien dans tes rôles divers,
Élegante mondaine et bonne ménagère,
Parfaite épouse et mère, ô muse de mes vers !

XXVI.

LOURDES

Juillet 1895.

Nous étions à genoux dans la grotte de Lourdes,
Car si je ne suis pas aussi pieux que toi,
J'aime à prier, ayant gardé toujours ma foi.
Je repousse, il est vrai, comme des happelourdes

De la religion, tant de sottises lourdes
Du fanatisme noir, qui voudrait par l'effroi
Et par les cruautés faire chérir la loi
Du Christ, si peu conforme aux croyances balourdes ;

Mais je me sens touché par le surnaturel
Quand, près du cours d'un gave, on a dressé l'autel,
Au pied de fiers sommets, dans des bois poétiques.

Du pèlerin, alors, j'ai l'ardeur *in petto*
Et, le cœur indulgent aux naïves pratiques,
Je te laisse placer au temple un ex-voto.

XXVII.

SUR LA TERRE ET LES FLOTS

Sur la terre et les flots je n'eus de camarade
Plus aimable que toi, ni d'un plus bel entrain ;
Calme devant l'orage, avec le pied marin,
Indulgent, évitant toute sottise algarade.

De ton mérite ici ma muse fait parade.
Modeste, tu voudrais me prendre le burin
Quand je mets, en gravant tes vertus sur l'airain,
Mon cœur à nu parmi l'humaine mascarade.

Les sots peuvent railler, s'ils ne comprennent pas
Qu'un époux soit fidèle amant jusqu'au trépas
Et chante sur son luth les traits de sa femme.

Moi je voudrais mes vers plus tendres, plus ardents.
Un amour trop discret souvent manque de flamme.
Tu ris ? Que j'aime à voir la blancheur de tes dents !

XXVIII.

LE BELVÈDÈRE

Sep:embre 1895.

Près du Port-Vieux, où vont, dans d'élégants costumes,
Les belles se baigner parmi les curieux,
En un site abrité, presque mystérieux,
A l'écart du fracas des mondaines coutumes

Qui laisseront peut-être au cœur des amertumes,
Se trouve un beau cottage où les chants furieux
De la mer et du vent ligués, victorieux,
Parviennent faiblement, comme des voix posthumes.

Le Belvédère est là. Vous verrez de son toit
Resplendir Biarritz. Dans son jardin étroit,
Sous quatre marronniers cherchez un banc rustique.

Allez-y, comme nous autrefois, vous asseoir,
Si vous aimez rêver à l'heure poétique,
Quand du ciel étoilé descend l'ombre du soir.

XXIX.

EN ITALIE

Février 1896.

Nous brûlons de revoir, captivante Italie,
Les trésors de ton sol où, dès l'antiquité,
L'art rendit dans son temple un culte à la beauté,
Que le moderne style éphémère humilie.

Loin de ton ciel d'azur se peut-il qu'on oublie
Les chefs-d'œuvre fameux qui, dans chaque cite,
Des siècles disparus conservent la fierté,
Rappellent la grandeur ou prouvent la folie.

Nous avons contemplé, les aimant tour à tour,
Le berceau de Colomb et celui de Cavour,
Bologne la savante et la calme Venise,

Le dôme en marbre blanc, Saint-Pierre et le Forum,
Florence où naquit Dante et les joyaux de Pise,
Naples et Pompéi, les temples de Paestum.

XXX.

POMPÉI

Février 1896.

Pompéi ! Vision d'un charme incomparable,
Qui, sous un ciel paré de toute sa splendeur,
Troubles par ton silence et ta morne grandeur
Et donnes à l'orgueil une leçon durable !

De tes cendres, pareille au phénix de la fable,
Tu renais sous l'effort humain, par son ardeur,
A l'ombre du volcan qui flamboie et, grondeur,
Menace ta beauté de sa lave implacable.

Pensifs nous admirions, et le cœur oppressé,
Tes ruines : le cirque où la gloire a passé,
Le Forum qu'égayait la foule et les grands temples,

Tant de logis où l'Art souriait à l'Amour,
Les tombeaux violés, eux-mêmes sûrs exemples
Du néant vers lequel nous allons tour à tour.

XXXI.

BADEN-BADEN

Août 1896.

De Triberg nous avons gagné Baden-Baden
À travers la sauvage et belle Forêt Noire.
Dans la ville joyeuse, autrefois si notoire,
Mais qui conserve encor les attraits d'un éden,

La Conversation, radieux spécimen
Des cercles où, l'été, les plaisirs ont leur foire,
Nous rappelait les temps de folie et de gloire,
Quand une cour brillante y foulait son gramen.

Le frais ruisseau, qui chante et court dans les Allées
De Lichtenthal, parmi les tendres azalées,
Égayant les jardins des hôtels somptueux,

A réfléchi souvent ta grâce svelte et souple.
Ne l'entendais-tu pas nous dire affectueux,
Dans son murmure clair : « Salut à l'heureux couple ? »

XXXII.

LES CHÂTEAUX SUR LA LOIRE

Septembre 1896.

Les superbes châteaux qui, tout autour de Blois,
Se mirent fièrement dans les flots de la Loire,
Nous rappelaient, en nous émerveillant, la gloire
Des siècles où régnaient les derniers des Valois.

Témoin de noirs complots ou d'amoureux exploits,
Chacun d'eux a joué son rôle dans l'histoire.
La Ligue y fit sonner l'alarme ou la victoire ;
Le crime n'en chassa jamais l'esprit gaulois.

C'est à Chambord qu'un roi, d'une âme un peu marrie,
Traçait les mots fameux : « Souvent femme varie ; »
Chaumont et Chenonceaux, Amboise ont vu l'amour,

La haine et la vengeance alterner à leur guise,
Tandis que Catherine inspirait à sa cour
La Saint-Barthélemy, l'assassinat des Guise.

XXXIII.

HOULGATE

Moit 1897.

Quand reviennent, l'été, ses amoureux fideles,
L'humble sœur de Trouville et du pimpant Cabourg,
Houlgate, au soleil brille, ainsi qu'un gai faubourg,
Jusqu'au prochain départ triste des hirondelles.

Un monde de bambins, anges dépourvus d'ailes,
Délaissant la poupée, oubliant le tambour,
Dans l'or du sable fin, d'un acharné labour,
Près des flots, les pieds nus, bâtit des citadelles.

Pendant une saison nous fûmes heureux là.
Des marronniers touffus ombrageaient la villa
Portant ce joli nom symbolique « Les Lierres. »

Sous nos regards jouaient Thérèse et Manuel.
Ému je contemplais tes grâces familières,
Plus touchantes alors : nous attendions Miguel.

XXXIV.

LA VILLA BOUVIER

Vichy, juillet 1898.

A ta main brille, avec l'anneau qui te fit mienne
Quand le prêtre à l'autel eut béni notre amour,
Le saphir par lequel, en commençant ma cour,
Mon âme tendrement s'unissait à la tienne.

Mais tu portes encore une marquise ancienne,
Durable souvenir d'un bienfaisant séjour
Sur les bords de l'Allier. Je te l'offris un jour
Que m'avait par hasard favorisé la veine.

Ainsi son émail bleu, d'un art sobre, enrichi
De roses, me rappelle avec plaisir Vichy,
Le rire et la santé qui jaillissaient des sources

Et les parcs ombragés où, sur le fin gravier,
Légère tu passais, pour de joyeuses courses,
Loin des tilleuls fleuris de la villa Bouvier.

XXXV.

EN HOLLANDE

Moût 1898.

Délaissions les sommets, la campagne et la lande.
Une plage aujourd'hui nous attire tous deux.
Schéveningue est là. Ses bosquets merveilleux
Nous promettent un gîte au cœur de la Hollande.

Harlem, pour le parer, tressera la guirlande
Avec les belles fleurs de ses jardins nombreux,
Où la tulipe encore a quelques amoureux.
Chaque ville voudra te faire son offrande.

La Venise du Nord, active, au sol charmant,
Taillera pour ton doigt son plus pur diamant,
La Haye en son Viver gardera ton visage.

Sur les bords des canaux, avec un joyeux bruit,
Les ailes des moulins salueront ton passage.
Rembrandt t'éblouira dans la Ronde de Nuit.

XXXVI.

LA BELGIQUE

Septembre 1898.

Sur le sol convoité de la douce Belgique,
Plus d'un âge laissa des chefs-d'œuvre charmants,
Inspirés par la foi, les vieux maîtres flamands
La comblaient de trésors où brille un art magique.

Désirer la revoir est un souhait logique.
Nous jurons de partir ensemble à tous moments ;
Mais Paris fait manquer à bien d'autres serments.
Il faut, pour le quitter, un cœur plus énergique.

Aussi j'ouvre l'album des voyages le soir.
Tendrement près de moi tu viens alors t'asseoir
Et je fais défiler sous tes yeux les mirages

Des rives de l'Éscaut, de la Senne et la Lys.
Tu l'attendris devant les pieux béguinages ;
Je rêve des Rubens et des Quinten Matsys.

XXXVII.

SPA

Septembre 1893.

Nos âmes ont gardé les images lointaines
Des sites radieux qui bordent ton *ruisseau*,
Comme tu portes, Spa, l'indélébile sceau
Des royales faveurs d'illustres capitaines.

Nous entendrons toujours le chant de tes fontaines
Aux réelles vertus et dignes du pinceau
Des maîtres dont le sol flamand fut le berceau,
Quand l'art y rappelait le grand siècle d'Athènes.

Vers ton parc nos bambins brûlent de revenir,
Car ils ont conservé, triomphant souvenir
Qui nous égaye aussi même aux heures moroses,

La bannière où ton nom brille en vives couleurs,
Offerte à leur joli panier garni de roses
Qu'une chèvre traînait aux batailles de fleurs.

XXXVIII.

LE MIEL CONJUGAL

Comme un mets délicat trop répété nous lasse,
Le nectar de l'hymen est fade avec le temps !...
Cette image sourit à vos cœurs attristants,
Couples mal assortis que l'habitude glace.

Si l'amour, au départ, dans la barque prend place,
Où les jeunes époux vont braver les autans,
Ils atteindront le port, radieux et constants,
Sans qu'ils se soient mirés jamais dans votre glace.

C'est toi qu'il me fallait au foyer conjugal,
Pour que son miel me fût chaque jour un regal.
J'y vogue dans un lac calme, mais qui reflète

L'azur des cieux, l'éclat des rives, leur gaieté.
Et j'y penche souvent mon âme satisfaite
Pour mieux voir tes vertus, ton charme et ta beauté.

XXXIX.

LA VILLA ESPÉRANCE

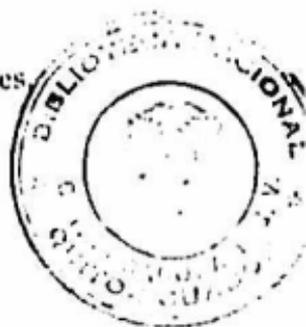
*Royan, juillet 1899.*

Espérance! Quel plus beau nom que l'espérance
 Et d'un meilleur augure aussi pour nos enfants!
 Car ils étaient en proie aux accès étouffants
 De la toux convulsive, infernale souffrance.

C'était une villa de coquette apparence,
 Qu'ombrageaient quelques pins. Sous des cieux réchauffants
 Nos bébés retrouvaient leurs minois triomphants,
 Près du bord de la mer, au midi de la France.

Royan devant nos yeux, l'en souvient-il encor?
 Féérique étalait son flamboyant décor
 Quand à notre balcon nous rêvions aux étoiles.

Tous les jours, installés comme sur un tillac,
 Nous regardions courir au loin les blanches voiles.
 Assis au casino des bains de Pontailiac,



XL.

LA VILLA MISSON

Biarritz, septembre 1889.

C'était, dans une ferme, une simple chaumière,
Transformée avec goût, que la villa Misson.
Elle émergeait parmi les fleurs d'un gai buisson,
Couverte de jasmins, de roses et de lierre.

Quelle douceur d'y vivre une saison entière,
Le rire dans les yeux, aux lèvres la chanson ;
D'aller au lac voisin taquiner le poisson,
De boire le lait pur que trayait la fermière !

Sous les ombrages verts du frais salon d'été,
Que les jeux des enfants remplissaient de gaieté,
Tu travaillais et, moi, je berçais ma paresse.

Le soir, à travers bois, mon cœur suivait le tien.
Nous habitâmes dans le quartier de La Nègresse,
Près du chemin qui mène au gai Saint-Sébastien.

XLI.

SON PORTRAIT

Grande, svelte, jolie et vraiment élégante,
D'un goût très distingué dans ses moindres atours ;
Visage au profil grec, des yeux noirs de velours,
Petits pieds, une main qu'un rien de chevreau gante ;

Minerve un peu timide et jamais arrogante,
Sa bouche, rose écriu de perles, mes amours ;
Sa taille entre dix doigts tient à l'aise toujours ;
Un teint de fraîche fleur et belle humeur fringante.

Le parfum des vertus, où prime la bonté,
D'un charme plus exquis rehausse sa beauté,
Dont l'accueil est aimable et gracieux le geste.

Vous tous qui l'admirez, l'ai-je flattée ? Oh ! non.
Pour ne pas la troubler, — elle est aussi modeste, —
En la reconnaissant dites tout bas son nom.

XLII.

SAINT-CLOUD

Août 1900.

Certes, ce ne fut pas le champêtre repos,
Utile après l'effort et le labeur honnête,
Que nous offrit Saint-Cloud. Paris était en fête.
Toutes les nations y dressaient leurs drapeaux.

Combien de fois, matin et soir, à tout propos,
La gloire, — nous avions entrepris sa conquête, —
Me força d'interrompre un tendre tête-à-tête
Ou de cesser le chant connu de mes pipeaux.

Parmi le tourbillon des rives de la Seine,
Le devoir m'appelait, m'imposant d'être en scène
Pour y faire jouer un rôle à mon pays.

Mais dans le Pavillon qui me forgeait des chaînes,
Je songeais au hamac, en disputant des prix,
Où j'irais, près de toi, me bercer sous les chênes.

XLIII.

EN SUISSE

Tatiana, août 1901.

J'étais neurasthénique. Un peu de surmenage,
En servant mon pays, m'obligeait au repos.
« Loin du monde, du bruit, des énervants propos, »
M'avait dit le docteur, « portez votre ménage.

Le mal dont vous souffrez n'est pas un badinage.
Allez vivre au grand air; vous reviendrez dispos.
Végétez; mais, surtout, évitez ces tripots,
Les casinos maudits, dans votre voisinage. »

A Tatiana, dans son parc, près du lac.
Comme autrefois, j'allai suspendre mon hamac.
Et tu m'accompagnas. Sans toi pourrais-je vivre ?

Sous l'aile de l'amour, lorsque mon mal guérit,
J'y demandai le souffle aux Alpes pour ce livre,
L'harmonie à nos cœurs, le charme à ton esprit.

XLIV.

LE COURONNEMENT . . .

17 mai 1902.

Mai resplendit gaiement. Madrid est pavoisé.
Les belles aux balcons en rehaussent le charme.
Un pur enthousiasme éclate qui désarme
La haine des partis sous un ciel irisé.

Par le rire et les chants un fier peuple grisé
Acclame son monarque et, sans semer d'alarme,
Vers le Palais Royal monte un plus fou vacarme
Lorsque, s'illuminant, Madrid semble embrasé.

Te Deum solennel, grandiose revue
Et galas, tour à tour, éblouissent la vue.
La corrida succède aux batailles de fleurs.

Voici que le canon gronde sur la montagne.
C'est l'heure où, parmi tant de joie et de splendeurs,
Prête aux Cortès serment le jeune roi d'Espagne.

XLV.

LA VILLA DES ROSES

Fontainebleau, décembre 1902.

Captivante forêt ! Pendant six mois entiers,
Nous vécûmes parmi tes géants séculaires.
Ton écho répétait le rire aux notes claires
De mes fils explorant tes curieux sentiers.

J'admirais avec eux, — loin des mornes quartiers
Voisins du beau palais, — tes sites légendaires.
Comme ils grimpaient gaiement aux raides belvédères,
Le long des rochers noirs sous les chênes altiers !

Alors qu'abandonnant ta robe d'émeraude,
Tu pris un manteau d'or à la saison moins chaude,
Ravis, nous écoutions la fanfare des cors.

Tu nous fis contempler des scènes grandioses
Quand poursuivait la meute un agile dix cors.
Heureux les jours passés à la villa des Roses !

XLVI.

DINARD

Septembre 1907.

Dinard et lawn-tennis, c'est presque synonyme ;
Aussi n'est-elle pas la plage des Anglais ?
Nulle autre part les *courts* ne sont plus clairs, plus gais.
— Are-you ready ? — Play. La raquette s'anime

Et la balle bondit. L'effort n'est pas minime
Que misses, gentlemen, dans les deux camps couplés,
Font avec un corps souple en face des filets.
— Fifteen, thirty, forty.... Quel entrain unanime !

Nous, profanes, que laisse assez froids un tel sport,
Sans honte nous filons prendre une barque au port.
La voile se gonflant fuit, rapide, la terre

Et nous mène au grand Bey par un temps calme et beau.
Là nous allons rêver sur le roc solitaire
Où dort Chateaubriand dans son humble tombeau.

XLVII.

LE VAL FLEURI

Dinard, septembre 1903.

Il pleut, il pleut toujours ! La côte d'Émeraude
Subit un vrai déluge et gémit sous le vent !
Il pleut. Quel temps affreux, glacial, énervant !
Des plaisirs estivaux chaque averse nous fraude.

Autour des lawn-tennis, mélancolique, rôde
Le joueur dans l'espoir du soleil décevant.
Pas de course au grand air ; pas de sport émouvant.
Le bambin fuit la plage ou n'y va qu'en maraude.

Il pleut. Les casinos ont déserts leurs salons.
Nous écoutons la pluie au lieu des violons.
C'est le règne du bridge. Il pleut, il gèle, il vente !

Comme le ciel mon cœur ne s'est pas assombri.
N'ai-je pas cinq marmots dont la gaieté vivante
Éclaire mon chalet plaisant, « Le Val Fleuri » ?

XLVIII.

EN PORTUGAL

*Novembre 1903.**Eu dey sombra a Inès formosa.*

Pour nos yeux, pour nos cœurs, ce fut un vrai régal.
Comme des amoureux croquant un héritage,
Nous avons follement suivi les bords du Tage
Et fait, à la Toussaint, un tour en Portugal.

Lisbonne m'inspira mon plus doux madrigal.
Cascaès et Belem reçurent notre hommage.
Cintra, sous les palmiers, nous offrit le mirage
D'un « glorieux éden » au charme tropical,

Et devant Batalha nos âmes n'ont pu taire
Leur admiration pour le beau monastère ;
Mais de Coïmbre, où vont sans *sombrero*

Tous les futurs savants, comment dire les charmes ?
Ses cyprès t'ombrageaient, belle Inès de Castro,
Par l'amour torturée à la Villa des Larmes !

XLIX.

AU MOSTEIRO DE SÃO VICENTE

Lisbonne, novembre 1903.

A l'heure où le soleil, n'éclairant plus le val,
Sur Lisbonne descend, douce et discrète, l'ombre,
Au fond d'un cloître froid, silencieux et sombre,
La porte s'ouvre enfin du Panthéon royal.

Rien ne rappelle moins le riche Escorial.
Dans ce caveau modeste, où tout bruit joyeux sombre,
Le gardien nous montre, en indiquant leur nombre,
Les rois et les infants defunts du Portugal.

Au centre de la salle, — il en fait la remarque, —
Sous l'hermine est couché l'avant-dernier monarque ;
Puis, ôtant la couronne et le drap de velours,

Il decouvre un cercueil. Quand, ému, je m'avance,
J'y vois presque vivant, pâle, mais beau toujours,
L'empereur du Brésil, Dom Pedro de Bragance.

L.

NUIT DANS LES ALPES

Seelisberg, août 1904.

La merveilleuse nuit ! Le spectacle sublime
Qu'autour de la Fronalp contemple mon regard !
Du silence partout. Seul je reste si tard
Sur la fraîche terrasse à côtoyer l'abîme.

La lune lentement monte, argente la cime,
Éclaire les géants qui forment le rempart
Du lac d'Uri caché sous un épais brouillard.
Grandiose décor où je me sens infime !

Dans l'ombre le Grutli, qu'illustre un fier serment,
Altorf, Brunnen et Schwyz dorment paisiblement.
Aussi ma bien-aimée, en m'attendant, repose.

O riant Seelisberg, délicieux séjour,
J'aime, avec ton air pur qui guérit ma névrose,
La douceur de ta nuit et l'éclat de ton jour !

LI.

VOUGNÉ

25 août 1904.

Je suis venu deux fois, Vougné, dans ta campagne,
Quand les bois étaient verts et les buissons en fleurs,
Quand tes prés s'émaillaient de riantes couleurs
Et l'oiseau, près du nid, chantait pour sa compagne.

De nouveau je reviens et la frayeur me gagne ;
Un frisson me secoue et mes yeux ont des pleurs.
Me faut-il redouter d'autres cruels malheurs,
Car sur mon cœur je sens le poids d'une montagne ?

C'est que la mort toujours se dressait sur ton seuil
Pour me montrer, hélas ! dans la maison en deuil,
Un être que j'aimais dormant le dernier somme.

Un cri navrant m'appelle et j'accours résigné.
De mes grands désespoirs vas-tu grandir la somme ?
Pour une tombe encore as-tu fleuri, Vougné ?

LII.

NIRVANA

Aix-les-Bains, septembre 1904.

La ville en bas s'étend sur une plaine étroite
Entre deux coteaux verts elle me laisse voir
Ses toits rouges et gris autour du clocher noir
Qui vers la Dent du Chat lance sa flèche droite.

Le lac bleu du Bourget, calme, plus loin miroite
Et réfléchit les monts dans la douceur du soir.
Mes yeux cherchent les bords heureux où vint s'asseoir
Lamartine et chanter. Hautecombe est à droite.

Des vignes et des prés m'entourent. Le Revard
Derrière ma maison dresse son blanc rempart.
La lune au sommet brille. O splendide nature !

Vers ta beauté mon cœur meurtri me ramena.
Tu sais verser le baume. Apaise ma torture
Dans ce paisible et clair séjour de « Nirvana. »

LIII.

MA PRÉFÉRENCE

Que je me sens heureux quand nous sommes ensemble,
Seuls avec nos enfants, loin de tout bruit mondain ;
L'hiver près du foyer, l'été dans le jardin !
Et c'est ta joie aussi. Ton cœur au mien ressemble

Ce parler franc n'est pas, ainsi que cela semble,
Si l'on me comprend mal, la marque d'un dédain
Pour la société. Non, je n'ai pas, soudain,
Pris en grippe les lieux où la foule s'assemble.

On nous a vus souvent, aux heures de loisir,
Avec de bons amis chercher notre plaisir
Dans le joyeux Paris ou parcourir la France,

Qu'on ne se lasse pas d'aimer, de contempler.
Mais ne puis-je avouer tout haut ma préférence ?
Diplomate, faut-il toujours dissimuler ?

LIV.

LES VOYAGES

Comme nous aurions fait l'école buissonnière
Si je t'avais connue en classe avant quinze ans !
Nous aimons le grand air et les plaisirs grisants
Des courses au matin dans l'herbe printanière.

Nous savons aller loin de la même manière,
Les voyages en nous ont de fous partisans
Et, si l'on nous invite à voir des lieux plaisants,
Notre malle jamais n'est prête la dernière.

Dans combien de pays avons-nous fait un tour,
Songeant à repartir à peine de retour !
Profitons, te disais-je, avant qu'un enfant naisse.

Un, deux, trois, cinq bambins ! N'allons-nous pas bouger ?
Les voyages sont bons pour former la jeunesse.
Donnons-leur tout petits le goût de voyager.

LV.

AT HOME

1905.

Nous aimons voyager ; mais, pourtant, à Paris,
Lorsque nous revenons de Madrid, Londres, Rome,
Que nous sommes heureux de retrouver le *home*
Confortable, encombré de tant d'objets chéris !

Vers mes livres, d'abord, — ils sont mes favoris, —
Je vais en arrivant. Quel qu'en soit l'idiome,
Grand ou petit, ma main caresse chaque tome,
Plus longuement ceux-là que j'ai moi-même écrits.

Je cherche les fauteuils où, lassés du théâtre
Et fuyant les diners, nous causons pres de lâtre ;
Les guéridons parés de fleurs quand vient janvier ;

Je salue en passant les bibelots fragiles,
Les tableaux, le billard, et je ris au clavier
Où, me charmant toujours, courent tes doigts agiles.

LVI.

PARIS-BABYLONE

Pourquoi partir si loin quand on peut sans fatigue
Voyager dans Paris pendant des mois entiers ?
A qui veut le connaître il livre volontiers
La clef de ses trésors, en monarque prodigue.

Mais l'étranger, hélas ! le plus souvent ne brigue
Que ses folles faveurs et, fuyant les quartiers
Où brillent le savoir, les arts et les métiers,
Dans l'océan du vice et des plaisirs navigue.

Or, plus tard, reprenant ses airs de puritain,
Vieux, fourbu, ruiné, sur quelque bord lointain,
L'hôte du Moulin Rouge, habitué des courses,

Parlera de Paris, que regrette son cœur,
Comme d'un vaste gouffre où se vident les bourses,
Ignorant la Sorbonne et l'Institut Pasteur.

.LVII.

PARIS LA VILLE-LUMIÈRE

Celui qui ne vient pas faire à Paris la noce
Et, sans discernement, y semer les dollars,
Reconnait ses vertus, quand même aux boulevards
Le vice effrontément se pavane en carrosse.

Pour peu qu'il ait l'amour de l'étude et la bosse
D'un esprit cultivant la science et les arts,
Il saura diriger ses pas et ses regards
Vers les temples où brille un noble sacerdoce,

Celui du bien, du vrai, du beau, fils du travail ;
Ou sur le fier vaisseau dont tient le gouvernail,
Dans les mers du progrès, d'un bras hardi, la France,

Il voguera sous le ciel bleu de l'idéal,
Le long des bords toujours fleuris de l'espérance,
Comme Ulysse, insensible à tout charme fatal,

LVIII.

REGRET

J'ai le regret parfois d'avoir jadis passé,
Sans t'avoir à mon bras, sur de charmantes routes
Et, rêvant avec toi de les parcourir toutes,
Voici le joyeux tour que d'abord j'ai tracé.

Au printemps, lorsque l'herbe ayant déjà poussé,
Les chênes dans les bois arrondissent leurs voûtes,
Sachant la volupté qu'à voyager tu goûtes,
Je te conduirai loin, mais non d'un pied pressé.

Le joli Nuremberg, sans que mon âme hésite,
Recevra, le premier, ton aimable visite ;
Munich te montrera ses curieux palais,

Vienne son gai Prater, ses sources la Bohême ;
Et si, sur le retour, à Francfort tu te plais,
Dans son Palmer Garten finira le poème.

LIX.

LE SOL NATAL

Loïn de la vieille Europe est un jeune pays
Que nous aimons tous deux et que tu veux connaître,
Où j'aurais voulu voir mes fils, comme moi, naitre,
A l'ombre des palmiers, sous un ciel jamais gris.

Ses fleuves merveilleux, aux bords gais et fleuris,
Arrosent des cités où règne le bien-être.
Là tu contemplerais, heureuse, à ta fenêtre,
D'un monde tropical tous les attraits chéris.

Les plus fiers des géants dressent leurs blanches cimes
Sur la terre qui fut témoin d'exploits sublimes
Et vers laquelle vont mes vœux et mes regrets.

A ce fertile sol, berceau de nos familles,
Nous irons demander, ô doux espoirs secrets !
Du travail pour nos fils, des m̄aris pour nos filles.

LX.

LE VŒU

Un soir que dans mon cœur le tien s'est épanché,
Répondant aux élans de ma vive tendresse,
D'une voix dont me fut l'accent une caresse,
Tandis que rougissait ton front sur moi penché,

Tu prononças ces mots qui m'ont beaucoup touché :
« Dans mon sommeil parfois ce cauchemar m'opresse.
Lorsque Dieu devant lui voudra que je paraisse,
Si ce monde n'est pas aux yeux des morts caché,

Je te verrai verser des pleurs sur mon absence
Sans que je puisse, hélas ! consoler ta souffrance,
Et cela me rendra triste au séjour des cieux. »

Ah ! faisons, cher amour, plutôt cet autre rêve :
Nos fils ayant grandi, lorsque nous serons vieux,
Que, soudain, notre vie au même jour s'achève.

MARIE



MARIE

A ma femme.

Marie! Est-il un nom, parmi les noms de femme,
Plus beau, plus tendre au cœur, plus éloquent à l'âme
Et d'un charme toujours aussi puissant sur nous?
Marie! O nom béni, souvent dit à genoux!

N'a-t-il pas la fraîcheur des larmes que l'aurore
Verse en mai sur les prés quand les fleurs vont éclore
Et ne semble-t-il fait, comme ne l'est aucun,
De la blancheur du lis et de son pur parfum?

Au firmament, la nuit, brille-t-il une étoile
Dont l'éclat soit plus vif et sans l'ombre d'un voile
Que celui de ce nom calme, paisible et clair,
Comme l'aube au printemps dans un ciel sans éclair?

Gai rayon de soleil, plus gai que le ramage
De l'oiseau qui retourne au nid après l'orage,
Alors qu'à l'horizon se dresse l'arc-en-ciel,
Ou que le chœur d'enfants qui chantent un Noël.

Marie ! O nom plus doux, plus riant que le rêve
D'un poète amoureux ; chaste comme fut Ève
Au Paradis terrestre avant d'avoir péché ;
Plus touchant que l'aveu dans un soupir caché.

Il m'émeut et me charme autant que la caresse
De l'enfant que sa mère endort avec tendresse
Et que l'ardent baiser qu'elle rend en retour
Au petit être frêle : espoir, orgueil, amour !

Marie ! O nom parfait ! Tu vibres à l'oreille
Ainsi qu'une harmonie exquise et sans pareille ;
Mot si bref et, pourtant, chef-d'œuvre radieux,
Tu dis plus qu'un poème aux vers mélodieux.

La lèvre te murmure ; aussitôt dans l'espace
On a la vision d'une Vierge qui passe
Et semble s'échapper de ces fresques d'autel
Que Murillo peignait en devinant le ciel.

Cause de notre joie et baume de souffrance,
Emblème de bonté, symbole d'espérance,
Nom privilégié qui parais, tour à tour,
Aussi doux qu'un agneau, plus puissant qu'une tour ;

L'innocence par toi s'embellit, se complète,
Car tu lui sers d'égide autant que d'amulette.
Heureuse qui te porte ! Oh ! l'enviable sort !
Tu dois guider au bien comme le phare au port.

Oui, tu pares l'enfant mieux que sa boucle blonde
Et, sur un front de femme, aucun joyau du monde
Ne met autant de grâce, autant de majesté
Que toi, nom précieux dans ta simplicité.

Nom qui pousse notre âme aux extases mystiques,
Nom qui résume tout, cantique des cantiques,
Dans notre langue humaine on chercherait en vain
Un nom aussi modeste et tout aussi divin.

Rien ne peut le valoir ; non, rien ne lui ressemble.
Lumières, voix, encens que la ferveur rassemble,
Tout est moins gracieux, tout respandit moins beau
Que ce seul mot : Marie, astre, immortel flambeau !

Centre d'attraction de toute âme qui prie
Et qui n'implore Dieu souvent que par Marie ;
Cri par chacun de nous à toute heure jeté,
Dans le danger, le doute ou dans l'adversité ;

Refuge ouvert à tous, comme doit être un temple ;
Miroir où la vertu sereine se contemple ;
Vase mystérieux de l'Incarnation ;
Gage, pour le pécheur, de la rédemption ;

Dogme plus merveilleux que toutes les merveilles ;
Ruche d'un miel plus pur que celui des abeilles
Et qui prodigue à tous, partout, dans l'univers,
Ses essaims de bienfaits, aux bons comme aux pervers ;

Vocable glorieux ; sublime allégorie ;
Arche d'un vrai trésor ; nom sans tache, Marie !
Immuable pilier de la religion
Qui va de l'homme à Dieu comme un trait d'union !

J'aime ce nom charmant comme on aime en ce monde
Le bien, le vrai, le beau, toute source féconde
Et pure de bonheur, de tendresse et de foi,
Qui cause dans notre âme un indicible émoi.

Il m'a toujours ravi. Je l'aime plus encore
Depuis que j'ai trouvé chez celle que j'adore
Et qui si saintement te porte, nom vainqueur,
Les qualités de l'âme et tous les dons du cœur.

Marie, ô mon être bien et mon unique idole,
Ce nom est sur ton front ainsi qu'une aureole.
Ses vertus ont en toi leur fidèle reflet
Et par son charme, lui, rend ton charme complet.

De ce nom, mieux que toi, personne n'était digne.
De tes perfections on doit y voir le signe.
L'idéal pur dans mes beaux rêves caressé
Par tes nobles attraits, Marie, est dépassé.

Et c'est pourquoi ton nom sort de ma bouche fière
Comme un soupir d'amour et s'achève en prière
Pour s'envoler vers Dieu qui mit à mes côtés
L'ange consolateur de mes jours attristés.



II.



BÉBÉ MÉCHANTE

Nounou qui l'aime bien et la gâte encor plus
Trouve bébé très sage et papa trop sévère ;
Or, quand Thérèse crie et se met en colere :
« C'est sa vilaine dent qui pousse, ô doux Jésus ! »

Mais ses caprices sont fréquents et absolus.
A l'heure de la soupe, elle nous désespère
Et rien n'en vient à bout, rien, menace ou prière ;
Elle oppose aux cuillers d'énergiques refus.

Mors, si maman gronde et dit : « Oh ! la méchante ! »
Quand nous tournons le dos la nourrice lui chante :
« Il n'est rien de meilleur que toi dans l'univers. »

Et, loin de la blâmer, nous faisons sourde oreille,
Car nous pensons, touchés de cet heureux travers :
« Thérèse est un trésor et n'a pas sa pareille. »

BÈBÈ MALADE

Nos cœurs étaient heureux. Dieu voulut les meurtrir.
Près du berceau, debout, angoissés par la crainte
Du mal dont notre enfant portait la sombre empreinte,
Tout bas nous murmurions : Va-t-elle donc mourir ?

Chaque heure amoindrissait l'espoir de la guérir
Et, nos mains se tordant en une même étreinte,
Nous disions, quand Thérèse exhalait une plainte :
Seigneur, si tu la prends, ne la fais pas souffrir !

Le délire parfois accélérât sa fièvre ;
Toujours le mot maman s'échappait de sa lèvre ;
Nos âmes gémissaient en écoutant ce cri :

« Hélas ! pour se flétrir si vite est-elle éclosé,
Cette première fleur de notre amour chéri ?
Et nous n'y pouvons rien. Mon Dieu, l'horrible chose ! »

BÈBÈ GUÉRIE

85

BÈBÈ GUÉRIE



Est-ce un espoir trompeur ? Bèbè respire mieux.
Son sommeil est plus calme et sa main moins brûlante.
Oui, c'est la guérison ; mais, comme elle vient lente !
Rassure-nous, ma fille, en ouvrant les beaux yeux.

Pourquoi te pressais-tu de retourner aux cieux,
Cher ange ? Désormais, d'une âme consolante,
Tu garderas pour nous ta grâce turbulente.
Notre amour te rendra ce triste sol joyeux.

L'enfant, à notre voix, tout doucement s'éveille
Et regarde autour d'elle. O délice ! O merveille !
Avec un beau sourire elle nous tend les bras.

Thérèse vit. Fuyez bien loin, heures affreuses !
Soleil, gaiement pour nous aujourd'hui tu liras !
Thérèse vit. Coulez, coulez, larmes heureuses !

I.

MARIE-THÉRÈSE

Douze ans déjà ! Te voilà grande, hélas ! ma fille !
Que ne puis-je arrêter dans sa course le temps !
Sur ton front désormais vont fleurir les printemps
Où l'illusion germe, où l'espérance brille.

Le monde te prendra, Thérèse, à ta famille,
Qui de tes jeux chassait les soucis attristants,
Et, parmi les plaisirs des salons éclatants,
Je te verrai passer fraîche, heureuse, gentille.

Le bijou dont l'écrin cache aux yeux la valeur,
Dès qu'il est mis en montre, attire le voleur ;
Aussi, le joaillier vit en constante alarme.

Pour ma perle je crains de voir trop tôt le jour
Où l'amateur, épris de son pur et doux charme,
Viendra la dérober au paternel amour.

II.

MANUEL

Mon joyeux Manuel, âme sensible et tendre,
Dont les larmes souvent terminent la chanson,
Pour un mot de reproche ou pour une leçon
Que ton jeune cerveau se refuse à comprendre ;

Enfant aux grands yeux noirs, que me faut-il attendre
De ton esprit fûté ? Sage petit garçon,
Serai-je satisfait, au jour de la moisson,
Des grains semés par moi, comme j'y veux prétendre ?

Toujours, quand nous sortons, caressante ta main
A la mienne s'unit au début du chemin.
Tu me montres ainsi que tu me veux pour guide.

En grandissant, mon fils, conserve dans ton cœur
Ce desir si touchant de m'avoir comme égide.
Tu suivras droit toujours la route de l'honneur.

III.

MIGUEL

Miguel, toi que l'on voit si triste quand ta mère
S'éloigne de tes yeux pendant un ou deux jours,
Et qui, pour la revoir, heureux et prompt accours,
Qu'un tel attachement ne soit pas éphémère !

Ton âme aura plus tard son rêve, sa chimère,
Tu connaîtras, mon fils, de nouvelles amours,
Garde-lui tes baisers les plus tendres toujours ;
Ne lui cause jamais la moindre peine amère.

Comme un bon petit chat, vif, espiègle, malin,
Autour de ta maman tu rôdes et, câlin,
Jaillit le clair regard de ta prunelle verte.

Ton cœur se souvient-il de quel acharnement
Elle lutta jadis devant ta tombe ouverte
Et que tu dois la vie à son pur dévouement ?

IV.

MARIE-MARGUERITE

Blondinette frisée, aux yeux noirs, Marguerite,
Ton nom veut dire perle et le porte une fleur.
N'es-tu pas l'une et l'autre aux regards de mon cœur ?
Ce nom frais et joli, ton minois le mérite.

Demoiselle d'un an que tout refus irrite,
Dont le moindre tracas est la source d'un pleur,
Mais qui, d'un prompt baiser, d'un regard enjôleur,
Lorsque gronde papa, sais l'apaiser bien vite ;

Tous aiment ton sourire aimable de lutin,
Ton œil malicieux, ton petit air mutin,
Car, coquette déjà, tu l'exerces à plaire.

Garde, mon cher trésor, ta joie et ta santé
Et, suivant une route heureuse, sûre et claire,
Sache surtout gagner les cœurs par la bonté.

V.

MARIE-ISABELLE

Petit ange, pareil à ceux que Raphaël
Créa gras et joufflus, mignonne Benjamine,
Dont l'espiègle regard de friponne gamine
Exerce un grand pouvoir sur le cœur paternel,

Ta naissance me fut un vrai présent du ciel
Pour distraire mes jours où la douleur domine.
Isabelle, tes jeux, ta florissante mine,
Ta gaieté, sont ma joie, et tes baisers mon miel.

Des bras de ta nourrice hier à peine échappée,
Quand tu marches je crains pour ma belle poupée.
Je te prends et t'assieds alors sur mon genou.

Tandis que ma caresse à gazouiller t'invite,
Égoïste, tout bas je dis : Mon cher bijou,
Que ne peux-tu rester toujours ainsi, petite!

VIOLETTE

Sur une boîte de dragées.

Le foyer était triste où manquait ce bonheur,
L'enfant au doux sourire, espoir, gaieté, lumière
Du roi dans son palais, du pauvre en sa chaumière,
Et sans lequel l'amour n'est qu'à demi vainqueur.

Dieu l'envoya. Son nom est celui de la fleur
Qui cache ses attraits sous l'herbe printanière.
Violette, elle aura, modeste à sa manière,
Le pur et doux parfum des vertus de son cœur.

Aujourd'hui ses parents, dont la joie est extrême,
Par l'envoi de bonbons vous font part du baptême.
En les croquant, amis, veuillez former ces vœux :

Qu'un ange au Paradis protège ma filleule.
Femme, elle charmera par tous les dons heureux
Qui vous ont fait aimer sa mère et son aïeule.

1901.



PREMIER CHAGRIN

Lorsque partent, hélas ! pour un pays lointain
Ceux que nous aimons bien, que l'étreinte est cruelle !
Mais l'âme aux chers absents reste toujours fidèle,
En soupirant après un retour incertain.

Je me souviens du soir où le triste destin
Brisa de trois enfants l'union fraternelle,
Quoique le temps, depuis, accélérant son aile,
De mes vieux souvenirs m'ait ravi le butin.

Ma Thérèse jouait avec ses deux cousines,
Delphine et Amada, ravissantes gamines,
Quand l'heure du départ et des adieux sonna.

Parmi leurs doux baisers, la déchirante scène,
Le désespoir soudain et qui nous consterna !
Ces petits cœurs avaient déjà leur grande peine.

LA ROSETTE

I.

A mes enfants.

Un soir, en me voyant mettre à la boutonnière
De l'habit la rosette et la croix, curieux
Comme l'est tout enfant, mais charmant et joyeux,
Chacun de vous, mes chers petits, à sa manière

Gazouilla de son mieux. C'était la fois première
Que sur mon cœur brillait l'emblème précieux.
Manuel demanda d'un air malicieux :
« Qui t'a donné cette médaille ? » Déjà fière

D'être une grande sœur, d'un ton délibéré,
Thérèse riposta : « La France a décoré
Papa parce qu'il l'aime et sert bien sa patrie. »

« C'est joli, » s'écria, sans comprendre, Miguel.
Vous serrant dans mes bras les trois, l'âme attendrie,
Je vous ai fait alors ce récit paternel :

II.

Près du lit d'un enfant grippé sa tendre mère
Et le docteur Simon causaient. Or, celui-ci
Qui, tout en dissipant le maternel souci,
Regardait un diplôme au mur pendu sous verre,

S'approcha pour mieux voir et lut que l'exemplaire
Conduite de l'enfant à son collège, ainsi
Que son zèle constant au travail, et ceci
Pendant le cours entier d'une étape scolaire,

Avaient permis qu'il fût inscrit au livre d'or
De Stanislas. Emu, grave comme un Mentor,
Le grand savant relut l'éloquent témoignage,

Puis : « Madame, dit-il, pour votre fils cela
Vaut ma rosette rouge et c'est le plus sûr gage
Qu'il saura mériter aussi cet honneur-là. »

III.

Vingt-cinq ans ont passé depuis l'heureux présage,
Juste diagnostic du fameux médecin,
Et sa bonne parole, en germant dans mon sein,
A fait l'homme d'honneur de l'enfant qui fut sage.

O mes fils bien-aimés ! lorsque arrivera l'âge
D'élaborer le miel avant le rude essaim,
Puissez-vous recorder la leçon qu'à dessein
Ici, sans faux orgueil, je trace à votre usage.

Qu'en vos dociles cœurs elle porte ses fruits.
Soyez bons, studieux et grandissez instruits.
C'est le travail qui rend toute vertu prospère

Et la sagesse guide aux portes du bonheur.
Dieu veuille que, toujours fier de vous, votre père
Vous voie au livre d'or comme aux rangs de l'honneur.

1900.



BALLADE PATRIOTIQUE

Il faut chérir le coin de terre
Où le destin mit ton berceau.
Qu'il soit laid, triste, solitaire,
Aime le chant de son ruisseau
Et l'ombre de son arbrisseau,
Sans tolérer qu'on le décrie
Pour humble qu'en soit le morceau :
Le cœur bat au mot de Patrie !

Tous ses défauts, tu dois les taire,
Plus philosophe que Rousseau.
Lorsque son souffle délétère,
Aux jours où sévit le fléau,
F'letrit les fleurs, chasse l'oiseau,
Ton âme en fût-elle assombrie,
Ne fuis pas. Brûle ton vaisseau :
Le cœur bat au mot de Patrie !

Suis la voix du devoir austère.
Citoyen mûr ou jouvenceau,
Mieux qu'un lopin héréditaire
Défends ton sol comme un Marceau.

Que ton âme porte le sceau
Du chauvin, sans forfanterie,
Mais fermement, jusqu'au tombeau :
Le cœur bat au mot de Patrie!

ENVOI

Mon fils : glaive, plume et pinceau
Luttent pour la terre chérie
Toujours fidèles au drapeau :
Le cœur bat au mot de Patrie!



LE COMMISSAIRE

Dieu te garde, mon fils, d'être le commissaire
D'une Exposition ! Rudes jours, sombres nuits !
Architecte, ouvriers, sources de mille ennuis,
Ne font jamais à temps l'ouvrage nécessaire.

Plus d'un ami jaloux devient ton adversaire ;
Ceux que tu sers le mieux, de tes efforts instruits,
Ingrats, vont te payer par des affronts gratuits ;
On te prendra pour cible et pour bouc émissaire.

Après avoir lutté, vaincu dans les jurys,
Tu verras peu de gens satisfaits de leurs prix ;
Puis ce sera le tour de la mouche du coche,

Celui qui n'aura fait que geindre et murmurer,
Mais qui prétend à tout, venimeux te décoche
Ses traits, si tu n'as pu le faire décorer !

1900.





III.



CHANSON

Que ne suis-je, hélas! trouvère,
Barde errant, gai troubadour!
Ma muse pourrait, légère,
Chanter à travers la terre
Mes tendres rêves d'amour.

Partout où ma bonne étoile
Me conduirait nuit et jour,
Sur ma barque à pleine voile
Et sans souci qui les voile,
Mes chants diraient mon amour.

Oui! je voudrais, à ma guise,
Sur ma lyre aux doux accents
Soupirer avec la brise,
Dans ma gondole à Venise,
Mes chants d'amour aux passants.

Au printemps, dans la campagne,
Quand les prés sont embaumés,
Rêvant châteaux en Espagne,
J'apprendrais à ma compagne
Mes refrains les plus aimés.

Enfin, je ne voudrais vivre
Que pour aimer et chanter.
Et ce destin qui m'enivre
Là je voudrais le poursuivre
Où la mort doit m'emporter !

Mais je ne suis pas trouvère,
Barde errant, gai troubadour !
Ma muse triste et sévère
Ne peut chanter sur la terre
Mes tendres rêves d'amour !

1879.



BALLADE DES BLUFFEURS

N'avoir pas du jeu dans la main
Quand on relance sans vergogne,
Avec l'audace d'un Romain
Et du toupet comme en Gascogne ;
Accomplir si bien la besogne
Qu'on oblige à fuir le plus fier
Qui, pris au piège, se renfrogne,
C'est l'art de bluffer au poker.

Que dans ce monde un être humain
Vante ses fiefs en . . . Catalogne
Et sème l'or sur son chemin,
Plus titré qu'un grand de Pologne,
Tous font crédit. Trop tard on hogne,
S'il est bu, le bouillon amer.
L'escroc prend le train pour Cologne
Ayant bluffé comme au poker.

La belle aux senteurs de jasmin
Qui dans son coupé se rencogne
Et le museau plein de carmin

Se pavane au bois de Boulogne,
Pour que tu gobes, payant cher,
Ses appas de mère Gigogne,
Te bluffe, snob, comme au poker.

ENVOI

Prince, qui défends que l'on cogne,
Mais fais mettre le sabre au clair
Quand le peuple s'ameute et grogne,
Tu le bluffes comme au poker.



ENVOI DE GARDÉNIAS

Ces fleurs que vous aimez, dont le parfum enivre,
Ce soir sur votre cœur auront cessé de vivre ;
Mais qui ne voudrait pas, enviant pareil sort,
Vous donner le bonheur, même au prix de la mort ?

Mai 1889.



LA SIESTE

Quand le repas fut bon et sans mets indigeste,
Terminer le cigare et chercher un bon coin
Qui des gens importuns et de tout bruit soit loin,
A l'ombre d'un tilleul, dans un beau site agreste ;

S'étendre de son long sous la voûte céleste ;
De ne penser à rien, surtout, avoir grand soin ;
Puls, tout en respirant le frais parfum du foin
Coupé, clore les yeux et goûter une sieste ;

C'est un plaisir divin que connaît bien, pardi,
Tout pur Oriental, tout enfant du Midi,
Qu'il ait ou non au cœur les goûts d'un sybarite.

Quand le soleil flamboie aux longs jours de l'été,
Qu'au *dolce farniente* la chaleur vous invite,
Est-il rien de meilleur que cette volupté ?



SÉRÉNADE (1)

1^{er} COUPLET

Voici l'heure du mystère :
Minuit, tout est solitaire,
Je puis te parler d'amour.
Apparais à ta fenêtre,
Ma belle, tu ne peux être
Sourde au chant du troubadour.

REFRAIN

Ah ! viens, sirène,
Dans la nuit claire et sereine,
Laisse-moi voir ta beauté.
Plus rien ne nous est contraire,
Depuis longtemps dort ta mère,
Notre rue est sans commère
Et l'agent plein de bonté.

(1) Cette sérénade a été chantée, avec musique du même auteur, au théâtre Olmedo, de Guayaquil, en mai 1891, à une représentation de bienfaisance.

2^e COUPLET

Pourquoi te cacher, cruelle ?
Dieu te fit charmante et belle,
Avec un cœur inhumain.
Tandis que je te dévoile
Mon âme, au ciel une étoile
Seule écoute mon chagrin.

3^e COUPLET

Je pars, mais la nuit prochaine,
Chaque nuit de la semaine,
Tu m'entendras et toujours !
A la fin, si je succombe,
Pour prier va sur ma tombe.
J'y chanterai mes amours.



LE YARAVI

Je t'aime, chant des tropiques,
Mieux que les grands vers épiques
Forgés par un troubadour,
Car ta langue simple et pure
A la voix de la nature
Où passe un frisson d'amour.

Tu n'es pas un air frivole
Qui de la lèvre s'envole
Dans l'ivresse du vainqueur.
De l'Indien qui te chante
Passe en toi l'âme touchante,
Le battement de son cœur.

Loin d'exciter à la danse,
Ta monotone cadence
Met des larmes dans les yeux.
D'où te vient ta mélodie,
Plus naïve que hardie,
Yaravi délicieux ?

Tu n'as rien d'une épopée,
O plaintive mélodie !
Tes notes sont des soupirs
Renfermant moins l'espérance
Que l'aveu d'une souffrance,
Plus de pleurs que de désirs.

Chanson disant la tendresse
De l'âme humaine en détresse,
Parfois sur un ton railleur,
Ton rythme morne retrace
L'amertume d'une race
Qui rêvait d'un sort meilleur.

Ton accent porte l'empreinte
D'une angoisse, d'une étreinte,
D'un baiser dormant la mort.
Si triste, tu sembles née,
Prévoyant la destinée
Fatale d'un peuple fort.

Ta muse n'est point parée
Comme la vierge sacrée
Gardant l'autel du soleil ;
Mais chaste sous peu de voiles,
Ceux-ci portent les étoiles
De ton beau ciel sans pareil.

Si tu n'as pas l'envolée
 Qui, du sein de la vallée,
 Emporte au ciel le condor,
 On sent, quand ton souffle passe,
 Menaçante dans l'espace,
 L'ombre d'un conquistador.

Tu n'es pas un hymne, une ode,
 Rappelant quelque épisode
 De guerre ou d'amour fatal
 Qui nous trouble et nous enflamme ;
 Mais tu murmures à l'âme
 Le charme du sol natal.

Tu n'as pas l'ardeur guerrière,
 Mais ta muse noble et fière
 Se résigne aux jours amers,
 Ainsi qu'un cacique brave
 Qui, vaincu, demeure grave
 Et digne au milieu des fers.

Tu n'eres pas sur la lèvres
 De l'aristocrate mièvre
 A qui platt le madrigal ;
 Tu fuis la grande lumière
 Pour habiter la chaumière
 De l'indigène frugal.



On entend dans la campagne
L'Indien, vêtu d'un pagne,
Qui t'improvise souvent ;
Car, si la douleur l'inspire,
Il chante comme il soupire,
Plaintes qu'emporte le vent !

Notre moderne élégie
Qui, la paupière rougie,
Cheveux défaits, morne l'œil,
Se vêt de noir, gémissante,
Est bien moins attendrissante
Que toi sans crêpes de deuil.

La voix de la tourterelle,
Quand son compagnon, près d'elle,
Par le chasseur fut ravi,
N'est pas plus mélancolique
Dans les forêts d'Amérique
Que l'émouvant Yaravi.



DONNE-MOI TA LYRE

Poesie espagnole de NUMA P. LLOSA.

Si j'avais à mes pieds le merveilleux trésor
D'un des hommes puissants et riches de la terre
Qui me dirait : « Poète, ici tu vois plus d'or
Que n'en peut contenir le sein de l'onde amère ;

• Il doit te procurer la joie et les plaisirs
Que depuis si longtemps ton cœur ardent désire
Et l'amour des beautés sourdes à tes soupirs,
La gloire et le pouvoir, mais donne-moi ta lyre ; •

Et si l'un des plus grands maîtres de l'univers,
Prêt à se dépouiller de la pourpre suprême,
S'écriait, en nommant ses royaumes divers,
Tandis qu'il me mettrait au front le diadème :

« Mes vassaux, mon empire et ma brillante cour
Sont à toi, si tu veux me donner, ô poète,
La harpe où tendrement s'exhale ton amour
Et les accents émus de ton âme inquiète ; »

Et si le plus fameux des orateurs m'offrait
L'éloquence qu'il verse à flots de la tribune ;
Et le savant tout ce que son cerveau saurait ;
Et le héros vainqueur son astre et sa fortune ;

A tous je répondrais heureux et sur-le-champ :
« Ces biens si convoités, mon âme les refuse,
Car elle aime encor mieux entendre le doux chant
Et les accents plaintifs que murmure ma muse. »

Mais, à quelque timide et chaste jouvenceau,
Qui veuille me céder sa pure et tendre flamme,
Je donnerai mon luth pour goûter de nouveau
Le charme du premier amour au fond de l'âme.



BALLADE DES CHAUVES

Vous qui frisez la cinquantaine,
Trop de ventre et pas de cheveux
Cela met-il le cœur en peine ?
Mes frères, faites des aveux.
Enviez-vous chez vos neveux
Taille mince et toison de fauve ?
Laissons ces beautés aux morveux.
On est crâne quand on est chauve.

Chef dépourvu, forte bedaine,
Qu'importe, si, ferme et nerveux,
Le cœur bat, si la dent est saine.
Fais pleuvoir autant que tu veux
Tes lazzi, freluquet baveux.
Lorsque tu rêves dans l'alcôve,
Vers la gloire vont tous nos vœux.
On est crâne quand on est chauve.

Les Absalons n'ont pas de veine.
Aujourd'hui ce sont des verbeux,

Car à l'ouvrage, courts d'haleine,
Ils se harassent, tels des bœufs
Labourant des terrains bourbeux.
Leur champagne est fait de guimauve ;
Ils ont la santé d'un gibbeux.
On est crâne quand on est chauve.

ENVOI

Prince : les jeunes sont les vieux.
A notre âge la foi nous sauve
Si nous vivons fiers et joyeux.
On est crâne quand on est chauve.



CROQUIS

A....

Grand, mince, distingué, sachant parler, se taire,
Écouter des conseils, en donner à son tour,
Diplomate exercé, plus brillant chaque jour,
Sanglé dans l'uniforme ainsi qu'un militaire ;

Fils des tropiques blond resté célibataire,
Mais d'âge à craindre encor les foudres de l'amour ;
Polyglotte savant, plein d'esprit et d'humour,
En un mot : l'idéal du parfait secrétaire ;

Simple, aimable, correct, d'un caractère doux,
Parmi beaucoup d'amis il a peu de jaloux ;
Ses chefs ont tous pour lui la plus profonde estime.

Il mérite l'éloge autant que le bonheur,
Sans que les intrigants le visent pour victime.
En servant son pays il eut la croix d'honneur.

7.

CHARITÉ....?

Pidió pan y no le dieron...
Sonettos inofensivos.
José Trajano MERA.

Il demandait du pain ; chacun le repoussa.
Il demandait un gîte ; on lui ferma la porte.
« — Du travail ! » disait-il. Rudement on l'exhorte
A le chercher plus loin. Partout on le chassa.

Mais quand, à demi mort, enfin il s'affaissa
Le triste mendiant qu'on traitait de la sorte,
L'inclémence de tous se revêla plus forte.
A le soigner, à le guérir on s'empresça.

Il quittait l'hôpital pour reprendre sa vie,
Et le docteur de dire alors, l'âme ravie :
— « J'ai triomphé du mal et te voilà sauvé ! »

Croyait-il mériter de la reconnaissance
En donnant à ce gueux, remis sur le pavé,
Cela seul qu'il n'eût pas demandé, l'existence ?

DOUCHE-MASSAGE

Aix-les-Bains, septembre 1904.

*Nu comme un ver, assis entre deux forts gaillards
Qui, d'un bras vigoureux, sans pitié ni relâche,
Abusant que le mal, hélas ! t'a rendu lâche,
Te pétrissent les chairs, réjouis et bavards,*

*Et, promenant les jets d'eau chaude et les regards
Sur ton anatomie, ont pour commune tâche,
Pendant la demi-heure où nul d'eux ne te lâche,
De te rougir la peau, comme on cuit des homards ;*

*Ébouillanté, meurtri, dans l'étroite cabine
Qu'assombrit la vapeur de soufre et d'alumine,
Toi que la bonne chère a fait, et les vieux vins,*

*Rhumatisant goutteux, jurant d'être plus sage,
Tu connaîtras pendant vingt jours, dans Aix-les-Bains,
Toutes les voluptés de la douche-massage.*

BALLADE DES TURFISTES

Sur les deux turfs, Longchamp, Auteuil,
Voici la saison de la tonte.
Moutons, franchissez-en le seuil.
Qui donc a peur ? Qui donc a honte ?
Vivent les beaux jours des paris !
Aux guichets tous ! Que ferme on ponte
Les tuyaux et les favoris !

Tout y charme et cache l'écueil
Que d'un cœur léger on affronte.
Sportsman, dis-moi, rempli d'orgueil,
Quel est ton krach, quel jockey monte ?
La course a lieu. Fâcheux mécompte !
Un outsider gagne le prix.
Ainsi crévent, manant ou comte,
Tes tuyaux et tes favoris.

Nouvelle épreuve et nouveau deuil.
Tout fétiche est vain. Nul ne dompte
La déveine et le mauvais œil !
Parieur, tu verras la fonte

De ton argent au bout du compte,
De mon pronostic tu souris?
Au paddock cours donc voir la ponte
Des tuyaux et des favoris.

ENVOI

Prince, jamais rien ne démonte
L'espoir des turfistes marris.
Plus ça craque, plus croît le ponte
Aux tuyaux comme aux favoris.



LE GRAIN DE BEAUTÉ

J'ai lu dans Zénée, malheureux grand poète,
Qui, luttant pour Cuba, vaincu dans son effort,
Impitoyablement, hélas ! fut mis à mort,
Ce conte où son esprit délicat se reflète :

Un ange, nous dit-il, pour voir naître une enfant
Abandonna le ciel, son séjour triomphant.
Près du berceau, ravi de la trouver si belle,
En se penchant pour mieux la contempler, de l'aile
Il effleura sa joue et, depuis lors, taché
Resta le point que l'ange avait ainsi touché.
Mais loin de déparer sa grâce naturelle,
La tache en lui donnant une grâce nouvelle
Fit son âme pareille à l'être de bonté
Dont elle avait reçu l'exquis grain de beauté.

N'est-ce pas gracieux, bien que taise l'histoire
Comment un ange blanc fit une tache noire ?



PRIMAVERA

Gioventu, primavera della vita !

A...

Allons, troubadour pâli,
Regarde le ciel en face !
Que de ton beau front s'efface
A jamais le sombre pli !

Que la nature, ô poète,
Enfant blessé par l'Amour,
Reprenne en ton gai séjour,
A Cannes, ses airs de fête !

Que dans tes yeux langoureux
Brille la divine flamme
Qui nous révélait ton âme ;
Cesse d'être ténébreux !

Quand la Méditerranée
Te berce du chant des flots,
Pourquoi ces cris, ces sanglots
Maudissant ta destinée ?

Tu me parles de la mort.
Quoi ! sitôt le chant du cygne ?
A vingt ans, folie insigne !
N'espères-tu rien du sort ?

De ces beautés du Midi,
Une au moins n'inspire-t-elle
Quelque chanson immortelle
A ta muse au vol hardi ?

Il est grand temps, beau trouvère,
De revenir à tes chants.
Laisse les accents touchants ;
Tout te sourit sur la terre.

Embaume-toi du parfum,
Plus doux que celui des roses,
Que sur deux lèvres mi-closes
Tu peux goûter mieux qu'aucun.

Ne dis plus : « Dieu m'en préserve ! »
D'un air tragique et fatal.
Aimer, seul remède au mal
Qui semble tarir ta verve.

Prélude, allons, sans détour,
A quelque air de sérénade,
Comme on en dit à Grenade ;
Et chante aux belles l'amour.

Qu'on te blâme ou qu'on t'envie,
Jeune ou vieux, oui, de tout temps,
Tu dois aimer le printemps
Et trouver douce la vie.

Tu devras être amoureux
Jusqu'à ton heure dernière ;
C'est la savante manière
De vivre ici-bas heureux.

Car ton erreur est profonde,
Tes discours sont superflus,
Quand tu dis : « Je ne veux plus
D'un autre amour en ce monde! »

Ne plus aimer ? Insensé !
Ton cœur prendra sa revanche.
Qu'un oiseau quitte la branche,
Un autre l'a remplacé.

Oui, tu mirais ton front pâle
En des yeux d'un bleu si pur
Qu'au Midi le ciel d'azur
A peine en douceur l'égale.

Le beau nom, Primavera,
Printemps! Que d'exquises choses
Dans ce mot semblaient écloses
Quand ton cœur le soupira!

Elle était belle et charmante.
Tu la croyais bonne aussi
Et tu chantas sans souci
De la prochaine tourmente.

Sur ton luth de tendre amant,
D'un élan fier et superbe,
Tu pris pour elle une gerbe
D'étoiles au firmament.

Quels chants sa beauté t'inspire!
Chants qu'on ne fait qu'à vingt ans,
Purs, sublimes, éclatants!
L'amour accorde ta lyre.

Tu trouvais ton idéal,
Entrevu la nuit en rêve,
Poursuivi le jour sans trêve
Et mis sur un piédestal.

Elle fut tout, ta tendresse,
Ton espérance et ta foi.
Rien n'exista plus pour toi.
Quel délire et quelle ivresse!

Mais elle a brisé ton cœur,
La vierge au regard timide !
Et ta barque sans égide
L'emporte le flot vainqueur.

Sans que rien ne te console
Dois-tu la pleurer toujours ?
Non ! Parmi d'autres amours
Cherche ta nouvelle idole.

Bientôt tu rencontreras,
Venant à toi sur la route,
Une âme sœur. Sans nul doute
Par elle tu guériras.

L'autre beauté, comme un songe,
De ton souvenir fuira,
Et ton cœur murmurerà :
« Je crus aimer. Quel mensonge ! »

L'épreuve te rendra fort.
Tu béniras la blessure.
Après l'orage, plus sûre
La barque revient au port.

Que ton noir chagrin s'envole !
Souris à ton avenir.
L'amour part pour revenir
Plus sage s'il fut frivole.

Allons, mon cher troubadour,
Debout ! Laisse que ta lyre
Toujours tendrement soupire
De belles chansons d'amour !

1886.



LA FORTUNE ET LE POÈTE

Traduit d'un sonnet de G. MATTA.

— Approche et prends ce sac, ami. — Je n'en veux pas.
— C'est de l'or! — La richesse est pour moi sans appas.
— Je t'offre une couronne aussi. — Je la rejette ;
Le soleil brille seul sur le front du poète.
— Abaisse jusqu'au sol ton orgueilleux esprit.
Regarde, à tout mortel la puissance sourit.
— J'estime davantage une âme sans souillure,
Un jugement honnête, un cœur plein de droiture.
— Les héros et les gueux recherchent mes faveurs.
Donne-moi tes chansons et reçois mes honneurs.
Le monde a du respect pour tout ce que je vante.
— Va-t'en, folle. Tes dons laissent ma foi vivante.
De si vulgaires biens je ne suis pas épris.
Non! L'âme d'un poète est ici-bas sans prix!



TOAST

Le 1^{er} janvier 1889, dans un dîner de fiançailles et devant
une pièce montée représentant la tour Eiffel.

Tout autour de la tour Eiffel,
Quelle délicieuse table !
L'appétit est incontestable
Et le rire continuel
Tout autour de la tour Eiffel.

Les dames et les demoiselles,
— A vous, Messieurs, je fais appel, —
Toutes sont divinement belles.
On dirait comme un arc-en-ciel
Tout autour de la tour Eiffel.

On nous annonce un mariage.
Puisque tous nous savons lequel,
Aux fiancés je vous engage
A porter un toast solennel,
Bâti comme la tour Eiffel.

Que toast et vœux soient le présage
 D'un bonheur durable, éternel.
 Jusqu'au port final point d'orage !
 Que toujours la lune de miel
 Leur éclaire la tour Eiffel !

Chacun s'écrie : « Elle est charmante ! »
 Oui ! c'est l'avis universel.
 Le futur, que l'on complimente,
 Parait être au septième ciel....
 Bien plus haut que la tour Eiffel !

A vous tous je bois à la ronde
 En ce jour de l'an fraternel.
 Que chacun de vous me reponde,
 Comme toujours, spirituel.
 Plus de grève à la tour Eiffel !

Buvons à l'aimable maîtresse
 Qui nous offre le pain, le sel.
 Elle et sa sœur ont ma tendresse.
 C'est un sentiment naturel,
 Mais plus fort que la tour Eiffel.

Deux absents manquent à la fête.
 Ils sont très loin et c'est cruel !
 Versez le vin. Nul ne s'arrête !
 Pour ceux-là que le toast soit tel
 Qu'il ébranle la tour Eiffel !



J'ai partagé votre allégresse
En face d'un bonheur réel.
Vous savez, pourtant, ma tristesse !
Mais par mon chagrin personnel
Ne voilons pas la tour Eiffel !

Et, maintenant, je vous invite,
Avant le maire, avant l'autel,
A vider le verre au plus vite
En chantant l'amour immortel,
Tout autour de la tour Eiffel !



LE MONASTÈRE D'YUSTE

Monastère, témoin de la détresse humaine,
Tu renfermas vivant un monarque fameux
Dont le grand souvenir s'impose dans ces lieux
Qui furent de la foi l'asile et le domaine.

Sur la pierre où le pâtre aujourd'hui se promène,
Charles-Quint, empereur fier, brave, audacieux,
Errait mélancolique en implorant les cieux.
Souvent c'est le remords qui vers Dieu nous ramène.

Lassé que le soleil ne se couchât jamais
Sur ses vastes États, il voulut désormais
Dans cette solitude avoir la paix et l'ombre.

On se résigne mal à n'être plus un roi.
Le souverain cloîtré, de sa retraite sombre,
Terrorisait le monde en lui dictant sa loi.



EDELWEISS

A M. Numa Nelson.

Que l'un naisse en Russie et l'autre en Amérique,
Deux êtres appelés un jour à s'estimer
Devront se rencontrer sous un ciel sympathique ;
A leur premier regard l'amitié va germer.

Il fut ainsi de nous pour qui la belle Suisse,
Dans l'exquis Sonnenberg, eut ce charme de plus.
Nous croyions y venir par notre seul caprice ;
Un aimant attirait nos cœurs qui se sont plu.

Mais, — tel est le destin des bonheurs de ce monde
Qui commencent à peine et déjà vont finir ! —
On s'aborde, on se plaît et, tristesse profonde,
Il faut se séparer. Qui pourra revenir ?

Quels que soient les arrêts auxquels l'âme se plie,
Malgré le vol du temps, sur différents chemins,
De nous seuls il dépend que jamais on n'oublie
Le lieu, le jour et l'heure où s'étreignaient nos mains.

Mon rêve habitera maintes fois la terrasse
De Seelisberg, où ces sentiments ont fleuri,
Auprès des purs sommets que le regard embrasse,
Que reflètent les eaux vertes du lac d'Uri.

Puissiez-vous y songer en feuilletant ce livre
Et, si vous le lisez, y goûter un plaisir !
A travers la distance ainsi nous ferons vivre,
Des jours passés ici, le charmant souvenir.

Seelisberg, le 5 août 1904.



QUI SAIT ?

La tristesse toujours suit de près le bonheur.
Mais est-il un seul jour de bonheur sans mélange ?
Qui nous force à vêtir l'enveloppe de fange ?
Est-ce un Dieu qui nous jette en ce val de douleur ?

Ah ! qui dira jamais ce que souffre le cœur
Depuis l'heure fatale où, cessant d'être un ange,
On devient un mortel par un mystère étrange,
Menacé de l'enfer et sujet de la peur !

Si l'âme vient du ciel, s'il faut qu'elle y retourne,
Pourquoi la condamner à ce qu'elle séjourne
Dans la tentation constante du péché ?...

Et, pourtant, quels que soient mes malheurs et mes transes,
Qui sait, si dans la tombe à tout jamais couché,
Je ne regrette pas la vie et ses souffrances ?



MÉDITATION

L'homme sans ennemis est bien plus malheureux
Que l'homme qui n'a pas d'amis, nous dit un sage,
Car il prouve par là n'avoir rien en partage
Que puissent dénigrer les médisants entre eux :

Ni grandes qualités d'un esprit généreux,
Ni hautes dignités où s'acharne leur rage,
Ni dans le sein un cœur dont on craint le courage,
Ni belles actions, ni revenus nombreux

Que la cupidité contemple avec rancune ;
Pas même un simple espoir de prochaine fortune ;
Rien d'enviable, enfin : ni talents ni vertus.

En méditant ce texte où la raison abonde,
J'appris à mépriser les jugements tortus
Des jaloux, des ingrats et des sots de ce monde.



RÉVERIE

J'aime à me rappeler ma bonne et tendre mère,
Non pas au jour fatal, réminiscence amère,
Où Dieu nous la reprit, l'arrachant de mes bras,
Ni dans les derniers mois, quand nous sonnait le glas
L'impitoyable mal qui, sur son doux visage,
En déchirant mon cœur, imprimait avant l'âge,
Des baisers de la mort l'ineffaçable affront,
Mais sans pouvoir courber son pur et noble front.
J'aime à la retrouver au temps de mon enfance,
Radiée d'amour, de beauté, d'espérance,
Adorant son époux qui l'adorait aussi,
Et vivant saintement avec le seul souci
De l'éducation de trois fils, de deux filles,
Qui, ceux-là turbulents et celles-ci gentilles,
Recevaient ses leçons et, par ses soins touchants,
Doucement vers le bien dirigeaient leurs penchants.

Nous demeurions alors dans la charmante ville
Où le sort me fit naître, où, joyeuse et tranquille,
Passait notre existence égale chaque jour.
Elle reste à mes yeux le plus riant séjour.

Un fleuve, le Guayas, large et rapide, arrose
 Ses rives sans frimas et sans brouillard morose.
 La mer est proche ; aussi, dans ses profondes eaux,
 Mouillent l'ancre de grands et de nombreux vaisseaux.
 Sur le bord opposé sont d'immenses prairies,
 Où paissent les troupeaux des riches métairies
 Qui s'étendent au pied de ces monts merveilleux,
 Les Andes, aux sommets blancs, couronnés de feux.
 Au nord de la cité s'élèvent des collines.
 Parmi les mimosas, parmi les eglantines.
 De pimpantes villas s'étagent sur leurs flancs.
 Plus bas sont des jardins aux exotiques plants
 Et de nouveaux chalets, tous alignés sur l'onde,
 Comme des goélands en bande vagabonde.
 Là, du matin au soir, dans mes premiers ébats,
 Je roulais sur la mousse en livrant des combats.
 Là j'appris à nager sous les yeux de mon père.
 C'était mon paradis, ce joli coin prospère.

A partir de ce site apparaissent les quais,
 Toujours remplis de monde et bruyants, toujours gais.
 Spectacle radieux. Si doux en est le charme
 Que son souvenir met dans mes yeux une larme.
 Guayaquil, — c'est ma ville et c'est la porte d'or
 D'un pays merveilleux, du fertile Ecuador, —
 A l'ombre des palmiers, resplendissante et neuve,
 S'adosse aux coteaux verts, assise près du fleuve
 Qui reflète la vieille horloge, les clochers

BIBLIOTECA NACIONAL

QUITO-EQUADOR

Pittoresques, les blancs belvédères perchés
Sur les maisons, avec les tours d'un hippodrome
Rappelaient, mais de loin, ceux de Paris et Rome.
Ses habitations, bien que toutes en bois,
Les tremblements de terre ont imposé ce choix,
Flattent les yeux, étant peintes en couleurs claires
Pour mitiger l'ardeur des vifs rayons solaires
Qui font énceler les tuiles de leurs toits.
Elles ont un étage ou deux, rarement trois,
Avec de grands balcons, aux fines colonnettes,
Le soir, séjour du rire et des propos honnêtes,
Dissimulés, le jour, par de discrets rideaux
Et suspendus souvent comme des nids d'oiseaux.
De forts piliers en bas, le long des galeries,
Où les beaux magasins dressent leurs batteries,
Soutiennent gravement des arcades partout,
D'un style original, mais toujours de bon goût.
Chaque rue est tirée au cordeau, large et belle,
Et nous montre un théâtre, un club, une chapelle
Avec les monuments qui, dans plusieurs quartiers,
Logent, parmi les fleurs, les arts et les métiers.
Il n'est point de palais. Les plus grands édifices
Sont des écoles, des asiles, des hospices.

Dans la place aujourd'hui transformée en jardin,
Centre, aux soirs étoilés, du mouvement mondain
Où, pendant le concert, va flirter la jeunesse
Sous les frangipaniers que la brise caresse,

Entre la cathédrale et l'université,
Se dresse, comme aux jours de gloire et liberté,
Bolivar, dont le bronze, en rappelant l'image,
Des cœurs reconnaissants reçoit le juste hommage.
La statue est non loin, j'allais dire l'autel,
Du divin Olmedo, son poète immortel,
Premier législateur de ma chère patrie
Qui secouait le joug gémissante et meurtrie.

Lorsque, quittant le port, on suit le boulevard,
Que de jeunes lauriers ombrageront plus tard,
On se trouve au milieu des arides savanes,
Plus vastes autrefois, car les humbles cabanes
De jour en jour font place aux maisons des bourgeois.
A travers les bambous et les roseaux j'y vois
La plus fraîche oasis. Un bras de mer s'avance
Derrière Guayaquil et, nouvelle Jouvence,
Les deux sexes y vont, chacun de son côté,
Chercher au sein des flots la force et la santé.
La forêt suit, donnant son ombre à ce beau site,
Auquel les amoureux rendent souvent visite.
Tout charme sous mon ciel : femmes, oiseaux et fleurs.
Les chants y sont plus doux, plus vives les couleurs.
Nulle part Dieu ne fit plus belle la nature
Et n'a de meilleurs dons comblé sa créature.

Cher sol, qui vis jadis des exploits éclatants,
Tes fils laborieux vivaient toujours contents
Si les fureurs de la hideuse politique

Ne bouleversaient pas le foyer domestique !
Dans le nôtre regnait le plus pur des bonheurs
Sans que l'ambition d'éphémères honneurs,
De gloire ou de pouvoir, n'en altérât les sources.
Mon père au travail seul demandait les ressources
Pour élever ses fils. Je l'entendais le soir,
Lorsqu'il venait auprès de ma mère s'asseoir,
Lui dire que c'était sa plus chère espérance
De traverser les mers pour habiter la France
Et là de son labeur goûter en paix les fruits,
Voyant sa femme heureuse et ses enfants instruits.
Et pendant qu'ils causaient de leur voix la plus tendre,
Bercé dans mon hamac, je cherchais à comprendre,
Maudissant ce pays au lointain horizon
Qui me ferait quitter ma ville et ma maison.
C'est que je l'aimais bien ma joyeuse demeure,
Et pour que je l'oublie il faudra que je meure.
Je ne puis plus songer, hélas ! à la revoir,
Comme ce fut mon rêve et c'était mon devoir,
Le feu la consuma. Puni de mon absence,
Je perdis ce cher bien, le toit de ma naissance.

Dans son cadre élégant, que j'aperçois soudain,
Se trouvait une salle, entre cour et jardin.
Ma mère y surveillait mes jeux et mes études,
Sans m'attrister jamais par des semonces rudes.
Là nous recommandions à Dieu nos chers défunts
Quand l'*Angelus* sonnait. De suaves parfums

M'y grisait, exhalés par les jasmins, les roses
Et les gardénias, par tant de fleurs écloses,
Autour des deux balcons, dans des vases coquets,
Parmi lesquels erraient les bavards perroquets.
Lorsque des canaris j'entendais le ramage,
J'oubliais mes leçons pour regarder la cage,
Que dans la galerie on pendait aux arceaux,
Inaccessible aux chats guignant ces fins morceaux.
Les portes de la pièce étaient toujours ouvertes
Aux visiteurs, autant à ces beautés désertes
Dont j'admirais le corps souple, les grands yeux noirs,
Qu'aux femmes qui venaient gémir leurs désespoirs,
Plus ou moins vrais, sachant que blanches et nègresses
Obtenaient le secours utile à leurs detresses,
Car ma mère, dont tous recherchaient l'amitié,
S'était acquis un beau renom par sa pitié.
Elle aimait peu sortir. Les soins de sa famille,
Tous les jolis travaux qui naissent de l'aiguille,
La musique parfois, la peinture souvent,
Jusqu'au soir l'occupaient, dès le soleil levant.

Au bout de la maison je revois la terrasse,
Vrai parc en miniature, où je suivais la trace
Des lézards sur le sol, des papillons en l'air,
Quand finissait la classe et le temps était clair.
Le copieux butin qu'y faisaient les abeilles!
J'aidais parfois ma mère à remplir des corbeilles
Avec les fraîches fleurs que, dans toute saison,

Ce jardin suspendu produisait à foison,
Sans compter quelques fruits : citron, orange, figue,
Grâce aux soins délicats dont elle était prodigue.
Et les bouquets, allant parer plus d'un autel
Dans le temple voisin dont j'entendais l'appel,
Ont dû faire monter, avec leur propre arôme,
Celui de tes vertus, ma mère, au saint royaume.

Je quittais mon buisson pour jouer dans la cour,
Lorsque j'étais lassé d'en avoir fait le tour.
Sous les tamariniers, où les grenouilles vertes
Chantaient le soir au fond du puits, combien d'alertes
Mes pas semaient parmi les animaux nombreux.
Au poulailler c'est moi qui dénichais les œufs.
Je caressais mon cheval noir à l'écurie
Et, taquin, j'irritais par quelque espièglerie
Un joli petit singe, au regard presque humain,
Qui grimaçait, cocasse, en me tendant la main,
Sûr d'obtenir de moi sa mangue ou sa banane.
Je devenais chasseur ; avec ma sarbacane
Élfrayant les oiseaux sans leur faire de mal.
Quand le jour déclinait, vite, au premier signal,
Je gagnais mon logis pour chercher ma grand'mère
Qui m'aimait, me choyait et qui me fut si chère.
Ses baisers chaque jour saluaient mon réveil
Et dans ses bras, après le coucher du soleil,
J'écoutais le récit de touchantes légendes
Rappelant les Incas et les héros des Aïdes

Ou faisant naître en moi la ferveur de ses saints
Les plus miraculeux. Que de préceptes sains,
Que de sages leçons dans ses paroles tendres!

.

Images du passé, renaissiez de vos cendres !
A mes yeux dressez-vous dans l'éclat triomphant
Des beaux jours où pour vous battait mon cœur d'enfant
Sur le splendide sol lointain de ma patrie,
Et de vos visions peuplez ma rêverie.



MATER DOLOROSA

A Madame A. A. de Icaza.

Quatorze ans qu'il n'est plus, qu'à vos baisers de mère
Le ravit le destin implacable et brutal !
La source de vos pleurs, depuis le soir fatal,
Ne s'est jamais tarie et n'est pas moins amère !

Tout bonheur ici-bas, hélas ! est éphémère,
Plus prompt à se briser qu'un fragile cristal !
Le vôtre était ce fils, espoir du sol natal,
Que vos vertus formaient et dont vous étiez fière.

Le temps, ce médecin des plus grandes douleurs,
Passe sans qu'un seul jour soient moins fraîches les fleurs
Sur l'autel qu'éleva votre amour à sa cendre ;

Et chaque année, au cri navrant de votre cœur,
Vos fidèles amis s'empressent de se rendre
Au temple où, pour l'absent, chante plaintif le chœur.

Mai 1904.



AMADA

Morte! Mon Dieu! Ma sœur est morte loin de nous,
Quand le bonheur semait ses roses autour d'elle!
Ah! je ne verrai plus ton visage si doux,
Petite sœur chérie, aussi bonne que belle!

Non, non, cela n'est pas! Quel cauchemar affreux!
Le télégramme ment. Y croire, c'est folie!
Auprès de ton époux tes jours coulent heureux,
Rêvant d'un ange à qui tu vas donner la vie.

Oui, je te vois vivante, Amada. N'est-ce pas,
Mon Dieu, si juste et bon, tu ne peux de la sorte
Permettre que la mort l'arrache de nos bras?
Tant de grâce désarme et ma sœur n'est pas morte!

Je vois ses yeux qui me regardent. Tous ses traits,
Je les contemple ainsi qu'ils doivent toujours être.
On n'est pas plus parfaite avec autant d'attraits,
Et tout cela, soudain, n'a pas dû disparaître!

Je vois son front paré de la fleur d'oranger.
A mon bras elle avance en sa toilette blanche
Et j'entends, certes, fier, un murmure léger :
Hommage spontané d'admiration franche.

Je la quittai, voici neuf mois. Je la laissais
Radicée à l'époux de son choix. Sans alarmes
Je lui dis au revoir et, quand je l'embrassais,
Certain de son bonheur, je retenais mes larmes.

Elle aurait pu me suivre et venir à Paris
Qu'elle aimait, où vivaient ses souvenirs d'enfance.
Elle y pensait toujours; mais, quand son cœur fut pris,
Elle mit dans l'amour son unique espérance.

Le dévouement chez elle égalait la raison.
Elle gagnait les cœurs par sa douce sagesse.
Son mari l'adorait. Quel riant horizon !
Elle avait tout pour elle : amour, beauté, jeunesse.

Je l'aimais tendrement, car j'étais son parrain
Et fus son père un peu lorsque mourut le nôtre.
Mais l'homme aux sentiments expansifs met un frein.
M'aura-t-elle compris ? M'a-t-elle cru tout autre ?

Oui, tu me comprenais et tu m'aimais, ma sœur.
Je n'en veux à l'appui que ta dernière lettre.
Oh ! le noble langage ! O mots pleins de douceur
Dont l'accent vient de l'âme et dans l'âme pénètre !

« Je veux que mon enfant, frère, soit ton filleul.
 « Il aurait pour parrain, s'il vivait, notre père.
 « Nul ne peut mieux que toi lui remplacer l'aïeul.
 « Son nom sera le vôtre. Aime-le bien, mon frère. »

Sois bénie, Amada, toi le portrait vivant
 D'un modèle parfait, ta mère, c'est tout dire.
 Et toi, joli neveu, petit astre levant
 Que nous admirerons, vite, viens nous sourire.

Ne le disais-je pas ? L'inconcevable erreur !
 Qui donc a lu la mort dans le joyeux message ?
 Il m'annonce un filleul. Pourquoi cette terreur,
 Quand de la joie à tous c'est là le témoignage ?

Le spectacle touchant qui vient charmer mes yeux.
 Voyez ! Ma sœur repose après sa délivrance.
 Son enfant dort près d'elle, et mon frère.... grands dieux !
 Mon frère, en gémissant, exhale sa souffrance !

Ah ! sont-ils morts tous deux et le sont-ils vraiment ?
 Mon Dieu ! ne permets pas que ma lèvre blasphème.
 Réveille-les, Seigneur ! Aussi brutalement
 Vas-tu donc chaque jour me ravir ceux que j'aime ?

Rends-moi, rends-moi ma sœur. Je t'en prie à genoux,
 Je prosterne mon front. Que l'épreuve finisse !
 A ce point, avons-nous mérité ton courroux ?
 Pitié, mon Dieu, pitié ! Fais cesser le supplice !

Je connais mon destin Je sais qu'il faut mourir
Et céder, à son tour, sa place sur la terre.
N'ayant que trop souffert, je sais qu'il faut souffrir.
Ma mère est morte, hélas ! et j'ai perdu mon père !

Je comprends que le fruit, lorsqu'il est déjà mûr,
Se détache de l'arbre et que, de même, l'homme,
Quand il a parcouru le chemin long et sûr,
S'arrête pour dormir, lassé, l'éternel somme.

Mais, mourir à vingt ans ? Cela non ; c'est affreux !
Et n'est-ce pas injuste ? Et se peut-il comprendre ?
Pourquoi, Seigneur, offrir, dans un but ténébreux,
Le bonheur qu'aussitôt tu viendras nous reprendre ?

Mourir, comme elle meurt, au début du printemps ;
Lorsque ses mains cueillaient les jasmins et les roses ;
Mourir, quand de son ciel s'éloignaient les autans,
Ainsi que de son front les noirs pensers moroses ;

Mourir, quand tout sourit ; quand tout semble un bienfait ;
Quand aux baisers d'amour la lèvres vient d'éclorre ;
Quand on croit accompli le rêve qu'on a fait,
Que l'on trouve Dieu bon et qu'à deux on l'adore ;

Couler au fond du gouffre alors qu'on touche au port ;
Bâtir pendant des mois et bâtir sur le sable ;
Penser donner la vie et recevoir la mort.
Non, non, c'est trop horrible et c'est inexplicable !

Ab! ne sommes-nous donc que les chétifs hochets
D'un esprit qui détruit ce qu'un autre féconde,
En oiseleur pervers qui lance ses filets
Et prend à tout hasard les âmes de ce monde ?

Que t'avait fait ma sœur pour la tuer ainsi,
Pour la plonger sitôt dans la nuit éternelle ?
Elle t'aimait, Seigneur, et te craignait aussi.
En quoi, jamais, en quoi, fut-elle criminelle ?

Non ! Son cœur resta pur. Tu n'as pas dû punir.
C'est pour récompenser sa belle âme innocente
Que, l'appelant à toi, tu la fis revenir,
Après un court exil, dans la patrie absente.

Les anges de ton ciel sont-ils donc comme nous ?
Et, comme nous, n'ont-ils qu'un destin éphémère
Que, pour les remplacer, tu doives en jaloux
Venir nous enlever nos anges de la terre ?

S'il est vrai que la loi qui régit l'univers
Veut que rien ne se perde et rien ne disparaisse ;
Mais qu'en se transformant sous des aspects divers
D'un monde qui s'éteint tout un monde renaisse ;

Si c'est vrai, réponds-moi : qu'as-tu fait de ses yeux ?
Sont-ils dans la nuit sombre un foyer de lumière
Dont les rayons très purs, en descendant des cieux,
Éclaireront les cœurs où naîtra la prière ?

Si c'est vrai, qu'as-tu fait de sa touchante voix ?
Dois-je la retrouver, l'entendre qui m'appelle,
Dans le chant d'un oiseau timide au sein des bois
Ou dans le cours plaintif d'une source nouvelle ?

Qui donc héritera de l'or de ses cheveux ?
Quel est le papillon qui l'aura sur son aile ?
Ira-t-il au soleil pour augmenter ses feux ?
Dans l'éclair sera-t-il une vive étincelle ?

Des gouttes de son sang fais-tu naitre des fleurs
Dont les tendres couleurs seront une merveille
Et dont le doux parfum au milieu de nos pleurs
Ramènera vers toi notre âme qui s'éveille ?

Que cela soit ou non, je la sens près de toi.
Je la vois resplendir heureuse dans ta gloire.
Ce penser me soutient et ranime ma foi.
J'y veux croire, mon Dieu; fermement j'y veux croire !

Il me faut conserver les croyances qu'enfant
Je reçus de ma tendre et très pieuse mère
Pour que dans ces douleurs le doute triomphant
N'étouffe pas en moi la voix qui crie : espère !

Espérer ! Je le veux comme le naufragé
Espère aussi longtemps qu'il s'accroche à la planche ;
Comme l'oiseau transi, le jour qu'il a neigé,
Dans l'espoir du soleil se cramponne à la branche ;

Comme le voyageur perdu dans le désert,
Dévoré par la soif, court après le mirage
Et, pour gagner la source au pied du palmier vert,
Plus il se sent mourant, plus il reprend courage.

Dieu bon, pardonne-moi, si j'ai pu blasphémer ;
Si, dans le désespoir de ma blessure atroce,
Mon faible esprit osa, sans comprendre, blâmer
Avec l'orgueil du nain les desseins du colosse.

Et toi, mon frère, toi qui perds tout en un jour,
Le bonheur de l'époux et les rêves du père ;
Toi qui demeures seul, sans foyer, sans amour,
O mon frère, courage et, malgré tout, espère !

De nous tous aujourd'hui c'est toi le plus atteint.
Je chercherais en vain le mot qui te console,
Car ta douleur est sœur de celle qui m'étreint
Quand par moments je sens que ma raison s'envole.

Rien ne te reste, rien, de ton heureux hymen.
La solitude horrible à tes côtés prend place.
Tu venais de franchir les portes d'un éden
Et l'Ange de la mort dans un enfer te chasse !

Ah ! qui ne comprendrait tes sanglots et tes cris
Et la rage impuissante où ton esprit succombe
Et ces calmes trompeurs où, d'un doute repris,
Tu revois le berceau qui te cache la tombe.

Je comprends ton délire et je sens ton effroi,
Je comprends que tes doigts déchirent ta poitrine;
Que ton âme se ferme à tout, même à la foi
Et, repoussant le baume, en sa douleur s'obstine !

Mais de gémir, hélas ! quand tu seras lassé,
Car tout lasse à la fin, la souffrance et la joie,
C'est Dieu qui pansera ton cœur qu'il a blessé.
La résignation, c'est lui seul qui l'envoie.

Mon frère, il faut unir nos profondes douleurs
Et regarder le ciel. C'est là qu'elle doit être
Celle que nous aimions, pour qui coulent nos pleurs,
Puisqu'on sait que mourir, pour les bons, c'est renaître.

Avril 1892.



NOUS ÉTIIONS CINQ AMIS

A la mort de Pascal Darnis.

Nous étions cinq amis, autant dire cinq frères,
Partageant toute joie et partageant tout deuil ;
Nous savions accorder nos goûts, nos caractères ;
On s'aimait mieux après quelques brouilles légères,
Et des rivalités nul ne connut l'écueil ;
Nous étions cinq amis, autant dire cinq frères.

Notre amitié datait presque de notre enfance.
Oh ! la belle jeunesse et les joyeux plaisirs !
Mais dans nos cœurs germait une bonne semence
Et l'âge où la sagesse a se former commence
Nous trouva tous armés contre les fous désirs.
Notre amitié datait presque de notre enfance.

Nous n'avions pu choisir une même carrière ;
Or, pour se retrouver, quel que fût le chemin,
La distance était courte et frêle la barrière ;
On attendait celui qui restait en arrière ;
Nul ne disait à l'autre adieu, mais à demain.
Nous n'avions pu choisir une même carrière.

Lorsque chacun trouva l'âme sœur de son âme,
Qu'au bonheur d'être père il fut initié,
Les rires de l'enfant, les charmes de la femme,
Allumaient dans nos seins une nouvelle flamme,
Sans que l'amour fit tort à la vieille amitié,
Lorsque chacun trouva l'âme sœur de son âme.

Nos cinq couples unis, ne formant qu'une chaîne,
Passaient la joie au front et la main dans la main.
Qui donc eût redouté la tourmente prochaine ?
L'invisible malheur plane, fond, se déchaine ...
L'un de nous git frappé, bouleversant soudain
Nos cinq couples unis ne formant qu'une chaîne.

Et c'est toi le premier qui tombes, avant l'âge,
Pascal, le doux Pascal, le meilleur, notre aîné !
Écoutant du devoir l'imperieux langage,
Tu meurs en nous donnant l'exemple du courage
Dans un sublime élan vers le gouffre entraîné ;
Et c'est toi le premier qui tombes, avant l'âge !

Ton dernier geste fut simple comme ta vie.
Sans un mot tu plongeas, sûr de l'affreux destin,
Pour disputer aux flots l'enfant qu'ils t'ont ravie.
La Mort dans sa fureur aveugle, inassouvie,
Guettait sa double proie aux vannes d'un moulin ! ..
Ton dernier geste fut simple comme ta vie.

Tes fidèles amis, ô touchante victime
De l'amour paternel et d'un vain dévouement,
Sont accourus de loin vers ta demeure ultime,
Témoignage éloquent de tendresse et d'estime.
Leurs larmes ont montré comme ils l'aimaient vraiment,
Tes fideles amis, ô touchante victime !

Adieu, Pascal ! Oh ! non, pas d'adieu sur sa tombe,
Vous tous qui gémissiez en proie au désespoir !
Que l'éternel adieu de nos lèvres ne tombe !
A l'heure où, tour à tour, chacun de nous succombe,
Soutenus par la foi, disons-nous au revoir.
Adieu, Pascal ! Oh ! non, pas d'adieu sur sa tombe !

Nous étions cinq amis... Que l'épreuve est cruelle !
Nous parlerons toujours de celui qui n'est plus.
Fiers de lui, nous dirons combien sa mort fut belle.
Dieu le récompensa. L'ange déployant l'aile,
Simone, l'a conduit au séjour des élus
Nous étions cinq amis ... Que l'épreuve est cruelle !

Juillet 1903.



ADRIANA

Seigneur ! n'étions-nous pas assez meurtris, hélas !
Que tu viens torturer nos pauvres cœurs encore !
Tandis que pour ma sœur unique je t'implore,
Impitoyablement tu fais sonner le glas !

Combien d'êtres aimés et bons tu me voias,
Poussant mon désespoir au doute qui devore !
Plus tu frappes et plus tu veux que l'on t'adore.
De foudroyer les fronts n'es-tu donc jamais las ?

Nous aimions les vertus dont tu l'avais parée.
D'un tendre dévouement au foyer entourée,
Quand à sa Violette elle apprenait ton nom,

Pour victime ta main terrible la désigne ...
Et l'enfant continue à t'appeler Dieu bon !
Ah ! sans l'espoir du ciel, qui de nous se résigne ?

Septembre 1904.



GARCIA MORENO

Par le fer périra qui frappe avec le fer
A dit le Livre saint dans son langage clair,
Et cette prophétie, en exemples féconde,
Nous enseigne l'amour que le Maître du monde
Ordonne que l'on ait toujours pour son prochain.

Toi qui subis l'arrêt fatal de ce destin,
García Moreno, nouveau sphinx de l'histoire,
Dont tour à tour j'entends maudire la mémoire
Et saluer le nom des mots illustre et grand,
Selon qui t'étudie et comme on te comprend,
De tes cruels instincts quel était le mobile ?
Faut-il un cœur d'airain pour être un chef habile
Et, dans l'àpre sentier où se meut le pouvoir,
Est-ce en bourreau qu'il faut accomplir son devoir ?
Formidable artisan d'une éphémère tâche,
Brave devant la mort, dans la vengeance un lâche,
Qui, possédant de l'art de gouverner le don,
Ignoras la grandeur, la force du pardon,

Comment te déchiffrer ? Ton masque impénétrable
Dans la tombe emporta le secret véritable
De tes actes qui sont d'un héros et d'un fou.
Tes yeux perçants, — tels ceux d'un aigle et d'un hibou, —
Décelaient bien une âme inhumaine, hypocrite,
Car la religion sous laquelle s'abrite
Qui, pour verser le sang, doit enfreindre la loi,
N'est qu'un prétexte vain ; il blasphème la foi.

Sur les Andes, pourtant, tu brilles, qui le nie ?
Oui, ton front rayonna des lueurs du génie.
Ton savoir était vaste, et courageux ton sein
S'exposait chaque jour au poignard assassin.
Tu disais crânement, mais en mauvais prophète :
« Je ne crains pas la main qui visera ma tête,
« Puisque je suis certain qu'elle devra trembler. »
Tu te montras encore, exemple à signaler,
Bien que dans ton pays ce fait ne soit pas rare,
Le maître scrupuleux qui jamais n'accapare
Le bien public et qui ne songe à s'enrichir.
Ta probité fut grande et ton bras sans fléchir
A frappé justement, méritoire besogne,
Les serviteurs pillant le trésor sans vergogne.
L'historien devra certes s'en souvenir,
Toujours impartial, avant de te honnir.
Il lui faudra chercher aussi quel fut le rêve
De ton ambition qui, sans repos ni trêve,
Te faisait désirer et, par tous les moyens,

Conservé le pouvoir malgré les citoyens.
Était-ce par amour de ta belle patrie,
Voulant la rendre heureuse après l'avoir meurtrie ?
Par la croix et le fer croyais-tu cimenter
La paix au sein du peuple et voir enfin porter
À l'arbre du progrès, renaissant de sa cendre,
Les fruits dorés qu'il offre à qui veut bien les prendre ?

Je connais tes bienfaits. Les lettres et les arts,
La science, à ta voix, dissipaient les brouillards ;
Les métiers florissaient. Parmi tes œuvres grandes
Demeurent, je le sais, les routes sur les Andes.
Je voudrais n'admirer que tes nobles travaux.
Pourquoi leur donnas-tu des forfaits pour rivaux ?
Si j'osais à mon tour dire le mot sublime :
« Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime, »
Je verrais, parmi ceux que ta haine immola,
Avec Maldonado se dresser Viola !
Jambeli seul, ce champ d'effroyable tuerie,
Suffirait à laisser ta mémoire flétrie.
Je ne puis oublier que paré du manteau
De la religion, sous le ciel de Quito,
Tu séduisais le peuple aveugle et fanatique,
Dissimulant ainsi ton âme despotique.
Toujours au lendemain d'un acte criminel,
Tu prosternais ton front, humble, au pied de l'autel,
Pour te nourrir du pain de la table mystique.
Étais-tu donc sincère ? ou bien ta politique,

Qui dans Rome cherchait son plus ferme soutien,
T'inspirait cette ruse, indigne d'un chrétien.

Sincère, plaise au ciel que ton âme ait pu l'être,
Puisqu'elle eut les conseils et les pardons du prêtre
Qui méconnut alors l'amour et la bonté
Des préceptes humains du Dieu de charité !
Le remords n'a-t-il pas hanté ta conscience ?
Croyais-tu posséder l'infailible science
Du bon gouvernement et la posséder seul,
Que, de tes doigts rougis, tu tissais le linceul
De quiconque, lassé de ton joug haïssable,
Osait douter qu'il fût au peuple indispensable ?
Combien qui, par la fuite échappant à tes lois,
Dans l'exil misérable allaient vivre aux abois,
Laisant fils, femme ou mère en proie à l'indigence,
Exposés aux rigueurs de ta rude vengeance !
Ne promulguais-tu pas cet effroyable édit
Par lequel tu faisais répondre du délit
De révolte les personnes et les fortunes
Des parents des fauteurs d'émeutes importunes
Qui pouvaient se soustraire à ton hideux courroux ?
Pères, frères et fils, l'épouse pour l'époux,
Des complots ignorés devenant les complices,
Comme otages étaient en butte à tes sévices.
Non content d'être un implacable dictateur,
Parfois tu l'ériges en sombre inquisiteur,
Toi qui, te faulillant dans le sein des familles

Au nom de la vertu, lorsque tu ne fusilles,
Imposas des hymens de par la volonté
D'un cœur qu'amollissait, pourtant, la volupté.

On peut te regretter, te plaindre ou te maudire,
L'Église encor te pleure et l'on ose prédire,
Prédiction qui semble un affront fait au ciel,
Que tu seras dans Rome un jour, toi, le cruel,
Un des saints vénérés de notre ère chrétienne,
Que les dévots prieront, que chantera l'antienne,
De cierges entouré, de fleurs, d'hymnes, d'encens !
Un saint, toi, qui faisais tuer des innocents,
Bien qu'ils fussent absous par tes conseils de guerre,
Sans l'emouvoir des pleurs que les yeux de ta mère
Versaient en t'implorant ! Toi qui, le premier soir
Où tu vis dans tes mains les rênes du pouvoir,
Conquis dans des combats affreux et fratricides,
Après de longs efforts, d'un cœur ingrat décides
De transformer l'école, où puisa ton esprit,
En caserne, chassant ses prêtres, par dépit
Qu'ils se fussent montrés à tes projets hostiles !
Toi qui, gonflé d'orgueil, malgré les Évangiles
Dont tu te nourrissais, afin de te venger
D'avoir été vaincu par lui, fis fustiger
Et pétri Ayarza, général dont l'épée
Brilla quand la patrie était émancipée.
Cheveux blancs et lauriers, tu ne respectais rien.
Tout homme était ton serf et tout rival un chien.

Et tu serais un saint ? Et cette renommée
S'étendra par la voix des prêtres confirmée ?

Dans maint collège, hélas ! à l'heure des repas,
Les Pères aux enfants emus ne font-ils pas
Écouter gravement ton beau panégyrique ?
Là tu parais plus grand qu'un apôtre d'Afrique
Massacré pour son zèle à combattre l'erreur
De sauvages tribus. On y cache l'horreur
Qu'inspire l'échafaud quand le noir despotisme
Le dresse pour servir l'orgueil et l'égoïsme.
De la chaire on te loue ainsi qu'un sûr pilier
Du temple de la foi que seul a fait plier
Le fer des assassins, et l'on met dans ta bouche
Ces mots, lorsque sanglant à ton tour il te couche :
« Dieu ne meurt pas ! » Qui donc t'a vraiment entendu ?
Sur le seuil du palais où tu gis étendu,
Si tu songeas à Dieu dans l'atroce agonie,
C'est que ton âme alors, en se voyant punie,
Implora le pardon pour tant d'assassinats,
De quatre conjurés ayant armé les bras,
Mais ce meurtre commis devant la cathédrale,
Qu'en dépit des Brutus réprouve la morale,
Ordinaire trépas d'un despote inhumain,
Pour te canoniser suffira-t-il demain ?
En vain t'exaltera la plume d'un jésuite
Dont l'œuvre se propage habilement traduite,
Tandis qu'en Allemagne, au théâtre, un auteur

Fait sur ta triste fin pleurer le spectateur ;
Par la légende en vain ton nom se perpétue ;
L'humanité défend de dresser ta statue.
Le sang a trop coulé pour que le sol natal
Supporte, rouge encor, le poids d'un piédestal
Dont les vrais bas-reliefs, discorde et fanatisme,
Prendraient l'aspect touchant du fur patriotisme.

Qui du manteau d'un sage apparaît revêtu
Et, par ambition, dépoille sa vertu ;
Qui, voulant le progrès, agit comme un barbare ;
Qui propage la nuit pouvant être le phare
Et, sur le flot humain déchaînant la terreur,
Afin de gouverner pactise avec l'erreur,
Hélas ! ainsi qu'un saint pontife nous l'apprend,
Pour un petit État est-il, l'homme, trop grand ?





A LA FRANCE

Certes, il m'est permis, hospitalière France,
De te chérir autant qu'un de tes meilleurs fils
Et de montrer mon cœur plein de reconnaissance
Pour l'accueil maternel si doux que tu me fis.

Je suis venu de loin aux jours de mon enfance,
Et pour toi j'ai quitté l'ombre de mes palmiers,
Le superbe Guayas, la Cordillère immense
Et la ville propice à mes jeux familiers.

Je me suis arraché des bras de mon aïeule
Très tendre, à qui j'ai dit un éternel adieu,
Car, après mon départ, elle resta si seule
Que, sans tarder, son âme est retournée à Dieu.

Amis et souvenirs restaient en Amérique.
J'ai traversé deux mers, conduit au sol lointain
Par des êtres chéris qui dans ton sein magique
Rêvaient de m'assurer un paisible destin.

Et je dus renoncer à ma langue si belle,
Digne, me semblait-il, d'être parlée aux cieux,
Pour faire entrer la tienne en mon cerveau rebelle
Avant qu'il eût goûté son charme harmonieux.

Mon cœur, qu'envahissait la sombre nostalgie
De tout ce que j'aimais et dont je fus sevré,
Laisait sourde l'oreille à ton apologie,
T'accusant de mes maux, plein d'angoisse et navré.

Je débarquai. Mes yeux encor voilés de larmes
Te virent et, soudain, je fus émerveillé.
Le cauchemar s'enfuit des naïves alarmes.
L'enfant par ta splendeur se trouvait éveillé.

Venir, te voir, t'aimer, ce fut ma destinée;
Mais qui donc peut te voir sans songer à t'aimer ?
Et qui, t'ayant connue, ô France fortunée,
A vivre loin de toi peut-il se conformer ?

J'ai grandi sur ton sol. A mon adolescence
Tu prodiguas les dons bienfaisants de l'esprit
Et je te dois le peu que j'acquis de science,
D'avoir profité mal tout confus et contrit.

Le parchemin jauni, qui contient le diplôme
Permettant d'exercer l'art d'Ambroise Paré,

Me fut livré par toi dans ton clair idiom,
Titre vain, mais je suis fier d'en être pare.

J'ai connu les plaisirs et j'ai subi l'ivresse
De la vingtième année en ton joyeux Paris ;
Mais, dans mon court printemps, ma plus belle maîtresse
Fut la muse française et j'en demeure épris.

J'ai connu la douleur. J'ai vu s'ouvrir la terre
Pour engloutir, hélas ! des êtres adorés.
Et c'est toi, sol français, le cher depositaire
Des reliques de ceux que j'ai toujours pleurés.

Non, tu n'es plus le sol étranger ! Tu renfermes
Celle qui me donna très tendrement le jour
Et celui dont l'exemple et les leçons si fermes
M'apprirent la vertu, le charitable amour.

Mon âme gémissait. Pour panser ma blessure,
O France, sous ton ciel j'ai trouvé l'âme sœur,
Française par l'esprit, ayant la vertu sûre
Des filles de mon sol, la grâce et la douceur.

C'est toi, parmi tes fils, qui me donnas un frère,
Pylade dont le nom est symbole d'honneur,
Et qui, de ma cadette et pupille très chère,
Par l'amour dans l'hymen assuras le bonheur.

Ton soleil éclaira de ses flammes propices
Le fragile berceau de mes gentils bambins.
Ils gazouillaient ton nom au sein de leurs nourrices
Et ce sont tes enfants, même au titre d'aubains.

Ces sentiments vibrant dans mon âme attendrie,
Que j'aime à proclamer n'étant pas un ingrat,
Ne peuvent amoindrir l'amour de ma patrie.
Mes yeux toujours tournés vers elle, mon cœur bat.

A toute heure je vois sa splendeur tropicale,
Les merveilleux attraits d'un imposant décor.
Le temps n'affaiblit pas ma mémoire locale.
La distance l'avive, en décuple l'essor.

Au sein des nuits souvent se dresse dans mon rêve
La terre nourricière et, demandant tout bas
Que l'exil volontaire et prolongé s'achève,
Sans nul reproche amer elle me tend les bras.

Je rougis ; je m'êmeus, comme l'enfant prodigue
Qui pour l'éclat des cours a fui l'humble bercail.
Au courant des plaisirs je veux mettre une digue.
Je jure avec Paris de déchirer le bail.

Le lendemain j'oublie et songes et promesses.
Je remets à plus tard le souci du retour.

La balance du cœur qui pèse mes tendresses
Marque d'un même poids le devoir et l'amour.

Ma patrie, agissant alors comme une mère,
Indulgente toujours, sûre du fils aimant,
M'offre l'occasion, — et mon âme en est fière, —
De lui prouver, fût-ce de loin, mon dévouement.

Et j'ai pu la servir en te servant toi-même,
O France, qui fétais la paix et le travail ;
Et j'ai pu déployer l'iris de son emblème
Sur le vaisseau dont tu tenais le gouvernail.

A ta voix, se pressant sur les bords de la Seine,
Quarante nations étalaient leurs trésors.
La mienne dignement a paru sur la scène.
Pour sa gloire j'avais prodigué mes efforts.

Légitime est l'orgueil d'avoir ainsi naguères,
Autant que je l'ai pu par mes faibles moyens,
Uni dans le succès deux nations très chères
Et de leur amitié resserré les liens.

Quand mes frères, après la lutte pacifique,
Reçurent de ta main le laurier disputé,
Sur mon cœur tu plaças l'insigne honorifique,
Cage de bienveillante estime convoité.

Parmi la Légion de ta brillante élite,
Libérale toujours, tu me fis m'enrôler
Et tu récompensas moins mon peu de mérite
Que l'amour dont tu sens mon cœur pour toi brûler.

Cet honneur, qui de toi me vient et me rapproche,
Me flatte doublement et doublement m'est cher,
Car je l'eus en servant mon pays sans reproche,
Et son écho joyeux me dit qu'il en est fier.

Que rien ne vienne un jour troubler votre harmonie,
O sol qui m'as vu naître et sol qui m'adoptas !
Que la gloire chez vous rayonne et le génie,
Et que la paix séjourne heureuse en vos États !

Tandis que sur l'autel que leur dresse mon culte,
L'une et l'autre patrie, ensemble et tour à tour,
Dans le foyer tranquille ou le mondain tumulte,
Ont mes hymnes, mes fleurs, mes vœux et mon amour.

Décembre 1900.



TABLE

TABLE

DÉDICACE	7
--------------------	---

I.

I. Invitation	13
II. Tours	14
III. Biarritz	15
IV. Madrid	16
V. L'Escurial	17
VI. Séville	18
VII. Grenade	19
VIII. Tanger	20
IX. Sidi-Del-Abbès	21
X. Plombières	22
XI. Thoune	23
XII. Murren	24
XIII. Bellagio	25
XIV. Venise	26
XV. Accord parfait	27
XVI. Windermere	28
XVII. En Écosse	29
XVIII. La chaussée des géants	30
XIX. Killarney	31
XX. Llandudno	32
XXI. La jalousie	33
XXII. Bataille de fleurs	34
XXIII. La villa Lorenza	35

XXIV. Tatiana	30
XXV. Les Pyrénées.	37
XXVI. Lourdes.	38
XXVII. Sur la terre et les flots	39
XXVIII. Le Belvédère.	40
XXIX. En Italie	41
XXX. Pompéi	42
XXXI. Baden-Baden	43
XXXII. Les châteaux sur la Loire	44
XXXIII. Houlgate	45
XXXIV. La villa Bouvier.	46
XXXV. En Hollande	47
XXXVI. La Belgique	48
XXXVII. Spa	49
XXXVIII. Le miel conjugal	50
XXXIX. La villa Espérance.	51
XL. La villa Misson	52
XLI. Son portrait	53
XLII. Saint-Cloud	54
XLIII. En Suisse	55
XLIV. Le couronnement	56
XLV. La villa des roses	57
XLVI. Dinard	58
XLVII. Le val fleur	59
XLVIII. En Portugal	60
XLIX. Au Mosteiro de São Vicente	61
L. Nuit dans les Alpes	62
LI. Vougné.	63
LII. Nirvâna.	64
LIII. Ma préférence	65
LIV. Les voyages	66
LV. At Home	67
LVI. Paris Babylone	68

LVII. Paris la ville-lumière.	69
LVIII. Regret	70
LIX. Le sol natal	71
LX. Le vœu.	72
Marie	75

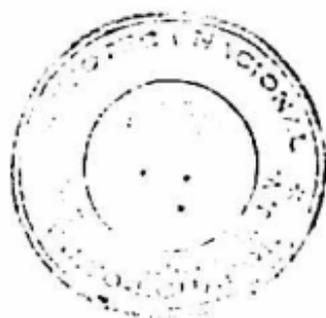
II.

Bébé méchante	83
Bébé malade	84
Bébé guérie	85
I. Marie-Thérèse	86
II. Manuel	87
III. Miguel	88
IV. Marie-Marguerite.	89
V. Marie-Isabelle.	90
Violette	91
Premier chagrin	92
La rosette I	93
— II	94
— III	94
Ballade patriotique	96
Le commissaire	98

III.

Chanson	101
Ballade des bluffeurs.	103
Envoi de gardénias	105
La sieste	106
Sérénade	107
Le Yaravi.	109
Donne-moi ta lyre.	113
Ballade des chauves	115

Croquis	117
Charité....?	118
Douche-massage	119
Ballade des turfistes	120
Le grain de beauté	122
Primavera	123
La fortune et le poète	129
La tour Eiffel, toast	130
Le monastère d'Yuste	133
Edelweiss	134
Qui sait?	136
Méditation	137
Rêverie	138
Mater Dolorosa	146
Amada.	147
Nous étions cinq amis	155
Adriana	158
Garcia Moreno	159
A la France	167





E0040442

FER1 (Ej.1)